

Différences

VIENNE

TOURNIER,

BOUDJEDRA

dorothee bis

Nous voulons faciliter votre vie
en facilitant vos déplacements.
Toujours tous les jours.

 **RATP** Pour mieux vivre Paris et l'Ile-de-France.

Centre d'Information Téléphonique (CIT) : 346.14.14.

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



222 2733

LE REFUGE
SPORTS

LE REFUGE

46, rue Saint-Placide 75006 Paris

Magazine créé par le MRAP
(Mouvement contre
le racisme et pour
l'amitié entre les peuples),
édité par la Société
des éditions Différences

89, rue Oberkampf
75011 PARIS
Tél. : (1) 48.06.88.33

**DIRECTEUR DE
LA PUBLICATION/GERANT**
Albert Lévy

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

ABONNEMENTS
1 an : 170 F.
1 an à l'étranger : 200 F.
6 mois : 100 F.
Etudiants et chômeurs, 1 an : 140 F.
6 mois : 80 F.
(joindre une photocopie
des cartes d'étudiant
ou de pointage).
Soutien : 200 F.
Abonnement d'honneur : 1 000 F.
Algérie : 14 dinars. Belgique : 140 FB.
Canada : 3 dollars. Maroc : 10 dirhams.

PUBLICITÉ AU JOURNAL
Photocomposition - photogravure
impression : PCP, 17, place de Villiers,
93100 Montreuil. Tél. : 42.87.31.00
Commission paritaire n° 63634
ISSN 0247-9095.
Dépôt légal : 1986-2
La rédaction ne peut être tenue pour responsable
des textes, documents et photos confiés.

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :
BERNARD ABOUAF, JEAN ROCCIA, DU-
PONT-DURAND, CLAUDE CHABANEAU,
BERNARD BULLIARD, MAHAMOUD
AHMED WAADANE, ROBERT PAC, YVES
THORVAL, PATRICK BORGEL, JOELLE
TAVANO, BERTRAND BARY, ANNIE
LAURAN, JEAN-LOUIS SAGOT-DUVAU-
ROUX, PHILIPPE DEWITTE, JULIEN BOAZ,
STEPHANE JAKIN, PIERRE VALLEE,
REGINE MAUCONDUIT, JEAN-JACQUES
PIKON, DOLORES ALOIA, YORO N'DIAYE,
GHISLAIN BELLORGET, MONIQUE AYOUN.

PHOTO COUVERTURE :
Un violoniste à Vienne.
DROITS RESERVES

Différences - n° 53 - février 1986

SOMMAIRE

Février

ACTUEL

- 8 POINT CHAUD** — Ça marche pour Vergès. *DURAND-DUPONT*
Procès Barbie une fois de plus reporté, déclarations diverses
doutant de son utilité, tout va bien pour Paul Vergès, l'avocat du
tortionnaire nazi. Il faut dire qu'il ne manque pas d'appuis à
l'étranger...
- 10 RENCONTRE** — Les routiers sont sympa. *CLAUDE CHABA-
NEAU*
Une association paloise crée *Route sans frontière*, pour l'Ethiopie,
- 14 JUSTICE** — Mais que fait la justice ? *JEAN ROCCIA*
Le procès du meurtrier présumé de Wahid Achichi commence
bien mal.
- 18 COUP DE GUEULE** — La fin des immigrés. *RACHID
BOUDJEDRA*
L'écrivain algérien ne mâche pas ses mots : pour lui, les immigrés
n'en ont plus pour longtemps... à s'intégrer. *Propos recueillis par
P. Coupechoux.*

DOSSIER

- 20** — Vienne, une ville pour tout le monde. *YVES THORALVAL,
PATRICK BORGEL, JEAN-MICHEL OLLE.*
Grande exposition à Beaubourg sur la capitale de l'Autriche. Une
occasion de rappeler le rôle capital de Vienne dans le contact
Orient-Occident.

CULTURES

- 30 L'ÉVÉNEMENT** — Qui veut faire la fête. *REGINE MAUCONDUIT,
JOELLE TAVANO.*
Non, Carnaval n'est pas mort, car il rit encore.
- 32 TENDANCES** — Affreux, sales et méchants. *CHRISTIANE
DANCIE*
Depuis Reagan et Rambo, on croirait que le biceps a remplacé le
cerveau au cinéma.
- 34 VEDETTES** — « Un livre typiquement français ». *MICHEL
TOURNIER*
Le dernier roman de l'académicien Goncourt parle de la Goutte
d'or. *Propos recueillis par J.-J. Pikon.*

DÉCOUVERTES

- 36 RÉFLEXION** — En passant par la troisième. *JEAN-LOUIS
SAGOT-DUVAUROUX*
Suite et fin de notre enquête sur les origines antiracistes de la
République.
- 38 HISTOIRE** — Les bons Nègres se rebiffent. *PHILIPPE
DEWITTE*
L'histoire bizarre de l'exposition coloniale de 1931.

VOUS

— L'agenda, Pour mémoire, les jeux, les petites
annonces, et la suite de notre grand concours.

France Loisirs
LE PLUS GRAND CLUB DE LIVRES

1 foyer sur 5 est déjà adhérent à France Loisirs

- un catalogue trimestriel gratuit
- plus de 400 livres reliés, des disques, des jeux
- des prix exceptionnels
- des achats « à la carte » par correspondance ou dans nos **190** librairies et boutiques près de chez vous

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, ÉCRIRE A :
 FRANCE LOISIRS - SERVICE 1000 - 75759 PARIS CEDEX 15



paris
georges rech

EDITORIAL

POUR

■ Saisie par la fièvre du dimanche seize, la France n'arrête pas de regarder le thermomètre. Crise de sondagite aiguë, disent les médecins qui repèrent chaque jour de nouveaux symptômes : avalanche de chiffres, boulimie de pourcentage, multiplication de ponctions-minute dans l'opinion minitelisée. Ça va mal.

Loin de nous l'idée d'être de reste dans cette fringale d'introspection, voici nos questions.

Etes-vous pour ou contre : le tunnel sous la Manche, le tunnel sous la Méditerranée, le juste châtimement des assassins de mari de femme-jockey, le juste châtimement des assassins d'immigrés, le maintien de l'abolition de la peine de mort, l'abolition du maintien de l'apartheid, l'option zéro en Europe, la paix dans le monde, la superconcorde entre tous, les droits de l'homme, les droits des hommes, les droits des femmes, les droits des autres, les allocations familiales payées à tous, l'exaltation de l'homme par l'homme, et le contraire ?

Si vous êtes pour, c'est bon, vous pouvez avancer page suivante. Si vous êtes contre, c'est votre droit, mais c'est dommage, de tourner ainsi le dos à la modernité. Ne visitez pas Vienne, n'écoutez parler ni Tournier, ni Boudjedra. Rendez vous directement à la dernière page, celle du concours. Et puisque vous êtes là, profitez-en pour faire abonner vos amis, nous sommes sûrs qu'ils sont pour. □



Différences

Israël

DES NOUVELLES DU RABBIN FOU

Différence s'offre un correspondant permanent à Tel Aviv. Et pour commencer, la petite histoire de Kahana



aux Etats-Unis à coup de show-biz, de cassettes de walkman et de coups de théâtre.

Après l'organisation d'un certain nombre de provocations, il semble que l'ambiance est moins chaude au parti *Cakh* qui vient d'apprendre dernièrement que l'une des plus grandes organisations juives du monde, le *Bnai Brith*, veut lancer un programme d'en-

aux élections. Seulement voilà, Israël est un pays en guerre, Israël a peur et Kahana travaille depuis très longtemps. Il se fit bel et bien élire.

Show-biz, walkman et coup de théâtre

C'est d'abord la stupeur, puis, rapidement, la consternation. On commença très sérieusement analyses et sondages. Et ils sont accablants de vérité. Près de 60 % des jeunes dans les lycées partagent les opinions de Kahana sur les Arabes ! Pire encore, si des élections devaient avoir lieu dans les jours qui viennent, ce n'est plus un mais entre sept et onze sièges que devrait totaliser la liste *Cakh*.

Il compte sur des moyens financiers new-yorkais colossaux qui se chiffrent par centaines de milliers de dollars travaillant le public comme on l'apprend

vergure à la télévision, où, quotidiennement, une minute avant les informations, des vedettes du sport et de la musique israélienne vont dénoncer le racisme et le danger que constitue Kahana pour Israël. C'est que les juifs du monde entier commencent à prendre conscience que le danger de Kahana les concerne au premier plan. Le Comité antiraciste qui compte maintenant plus de quarante comités dispersés sur tout le pays, a décidé, lui, et avec l'appui de la grande majorité des institutions publiques, de contre-attaquer dans le domaine de l'éducation. Doron Bar, l'un des dirigeants, insiste : « *Kahana n'est pas qu'un furoncle, c'est une maladie, se débarrasser d'un bouton n'est pas un but en soi. Ce qui est grave, c'est le sang, le corps d'Israël qui est malade et qui peut, à chaque instant, créer de nouveaux Kahana.* » □

Tel Aviv, BERNARD ABOUAF

C'est à Nazareth que tout a commencé. Là, s'était constitué un groupe raciste, le *Mena Benatseret* (*Prévention*) pour lutter contre la coexistence judéo-arabe dans la ville. Il existe, en fait, deux Nazareth divisées en quartier juif et quartier arabe. C'était déjà beaucoup trop à accepter pour ces mystiques qui décidèrent de faire comprendre par la force aux deux ethnies qu'il était inconvenable de se mélanger. La violence fit clairement son entrée dans la scène politique israélienne quand le mouvement *Cakh* (*Prend*) du rabbin Kahana décida de soutenir ce qui n'était alors qu'un conflit localisé. Menaces, insultes, maisons d'arabes habitant les quartiers juifs saccagées, propriétaires juifs louant à des arabes, brutalisés dans la rue. On assiste à la première expression ouverte raciste en Israël. Nous sommes alors en 1982. On n'a pas cru Kahana, on ne l'a jamais pris au sérieux, il faisait déjà rire à New York sa ville d'origine avec sa ridicule organisation juive de défense. Kahana, c'était la dernière blague juive, le Poppeck américain qui expliquait aux jeunes filles la grandeur et la gloire que constituait leur judaïté, les appelant à rejoindre « *la garde de défense de l'honneur juif* ». Il était fou, sans aucun charisme, jamais on n'aurait pensé qu'il avait la moindre chance quand il se présenta

Colombie

SANS SUCRE

Misère, catastrophes naturelles, crise du café : la vie est amère à Bogota

Panique au zinc : le petit noir augmente. Le prix du café risque de flamber. La cause alléguée : la sécheresse au Brésil, premier producteur mondial. La cause réelle : la spéculation sur les matières premières, surtout celles produites par les pays du tiers monde tenus à la gorge par les financiers internationaux. Même problème en Colombie. Si elle est le deuxième producteur mondial de café, cela signifie aussi pour les quatre cent vingt mille exploitations qui le produisent - dont beaucoup de petits planteurs - une vie difficile, dépendante de la rapacité des financiers qui fixent les cours à New York ou à Londres. Une situation néocoloniale, qui ne vaut d'ailleurs pas que pour le café.

La violence sociale a atteint ici un développement inégalé dans les pays latino-américains, si l'on fait exception de ceux qui vivent une situation de guerre ouverte, Salvador et Nicaragua.

En Colombie, la violence a éclaté en 1948 avec l'assassinat d'un tribun libéral, Gaitan. Dans les dix années suivantes, il y aura trois cent

mille morts. Puis un pacte entre libéraux et conservateurs, pour se relayer au pouvoir tous les quatre ans. Mais la violence a atteint son rythme de croisière. On trouve aussi bien la violence des pauvres (baptisés anti-sociaux) dans les villes, que celle des trafiquants de drogue qui possèdent leurs armées bien équipées, celle de l'armée, celle des justiciers de l'armée et de la police organisés dans un mouvement clandestin de tueurs, le MAS (Muerte a los sequestradores = Mort aux kidnappeurs), enfin celle des mouvements de guérilla ou d'autodéfense. Quatre de ces mouvements ont signé un accord de cessez-le-feu avec le gouvernement : le M-19,

les FARC (PC), l'EPL et le Groupe d'autodéfense ouvrière. D'autres poursuivent la lutte armée, comme l'ELN, le Front Ricardo Franco ou le Groupe Quintin Lamé (organisation indigène). Le M-19 vient de dénoncer son accord et de reprendre la lutte armée.

Le plan Djakarta

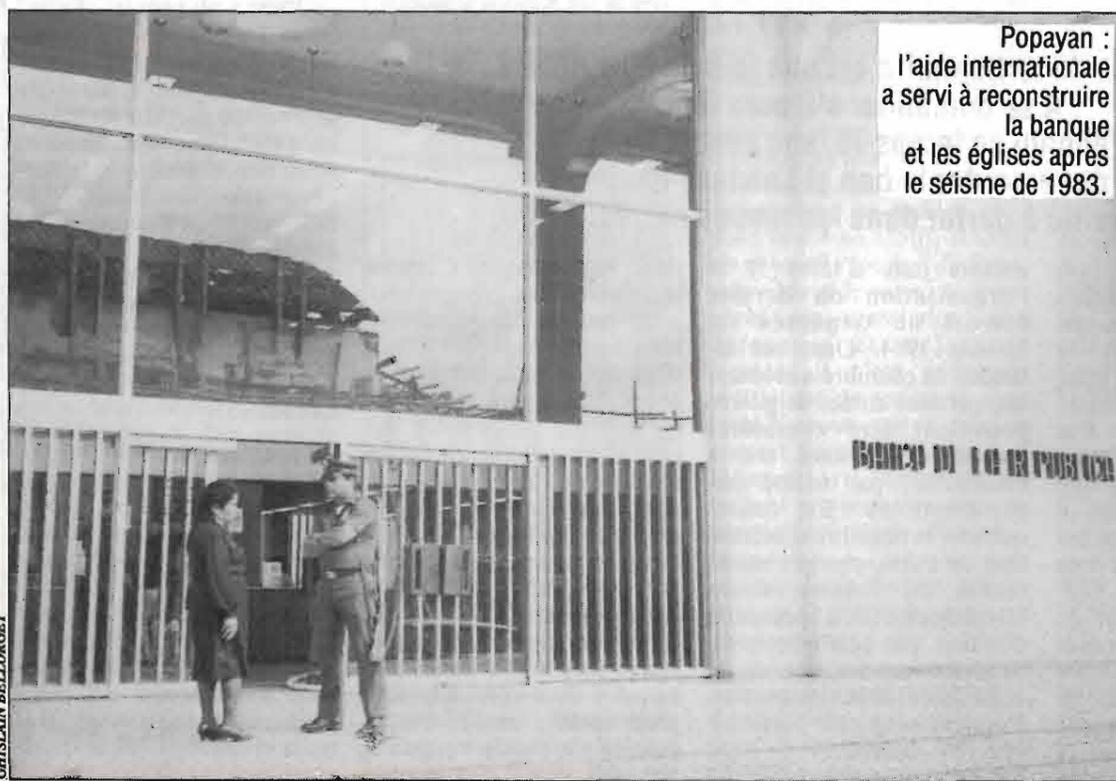
Récemment, un certain nombre d'organisations dénonçaient l'existence d'un « plan Djakarta », prévoyant l'élimination systématique des leaders syndicaux et politiques. Nommé sans doute ainsi en hommage au massacre de communistes et de démocrates en Indonésie, le

plan émanerait des milieux militaires. Les événements semblent le confirmer. On ne compte plus les assassinats de leaders. Le dernier en date, Hector Calvo, dirigeant de l'EPL. Des militants des Commissions de paix ont reçu leur avis de condamnation à mort par la poste.

Mi-janvier, des ordres d'évacuation de la région du volcan Nevada del Ruiz, responsable de la mort de vingt trois mille personnes en novembre, ont été à nouveau donnés, puis annulés. La ville d'Armero est pour l'instant rayée de la carte. On peut s'inquiéter des conditions de sa reconstruction, quand on voit l'état de Popyan.

Cette ville du Cauca, au sud de la Colombie, a été ravagée en 1983 par un tremblement de terre. Du fait que c'était une ville coloniale, très touristique, on en a beaucoup parlé. L'aide internationale a été considérable. Le séisme a eu lieu le vendredi saint. On n'a pas « *jeté des pierres au ciel en criant Dieu est mort* », comme dans la chanson de Jacques Brel. En revanche, d'aucuns ont reconnu la main du Malin et ont conclu à l'insuffisance de

Popayan : l'aide internationale a servi à reconstruire la banque et les églises après le séisme de 1983.



GHISLAIN BELLORGET

la foi. On a donc reconstruit en priorité les églises... et les banques, vrais palaces modernes. Des centaines de familles vivent toujours dans de sordides bidonvilles, sous les bâches de plastique, le carton. On craint une nouvelle éruption du Nevada del Ruiz. Les Colombiens les plus pauvres, et parmi eux les Indiens, savent qu'ils seront les premiers à payer le tribut au dieu Volcan. Mais ils savent aussi qu'ils seront les derniers à empocher les bénéfices d'une hypothétique flambée des prix du café. A chacun ses catastrophes ! □

GHISLAIN BELLORGET

Procès Barbie différé

ÇA MARCHE POUR VERGÈS



Le procès du tortionnaire est une fois de plus différé. A se demander s'il aura lieu. Pendant ce temps-là, son avocat tente de rameuter le ban et l'arrière-ban, quitte à parler dans les revues nazies.

Après une instruction déjà longue, le procès de Klaus Barbie, qui devait débiter le 3 février devant la cour d'assise de Lyon, est reporté à une date ultérieure. Par une décision très controversée, la chambre criminelle de la Cour de cassation a cassé l'arrêt de la chambre d'accusation de Lyon en date du 4 octobre 1985, qui limitait le procès - en terme de faits retenus - à trois grands dossiers : la rafle organisée dans les locaux lyonnais de l'Union générale des juifs de France le 9 février 1943 ; la rafle, le 6 avril 1944, des

enfants juifs d'Izieu (1) et l'organisation du dernier convoi de déportés du 11 août 1944. Dans ses attendus, la chambre a reconnu que certains crimes de guerre pouvaient être considérés comme des crimes contre l'humanité, par nature imprescriptibles. En conséquence, la chambre d'accusation de Paris, chargée maintenant du dossier, devra élargir les motifs d'accusation donnant, par cela même, satisfaction aux associations de résistants et déportés qui souhaitent se porter partie civile. L'ouverture du procès aura

donc lieu après les élections législatives. Les groupes néo-nazis qui ont toujours soutenu Barbie se voient privés d'un thème de campagne, et Me Vergès du retentissement qu'aurait pu prendre des révélations promises depuis longtemps. Le procès gagnera peut-être en sérénité ce qu'il perdra en scandales, c'est du moins le vœu que l'on peut faire. L'organisation d'un tel procès ne va pas sans risque. Klaus Barbie n'a jamais désarmé - il se considère toujours comme un SS - et ne compte pas plaider coupable. Son défenseur, Me Jacques

Vergès, entend tout mettre en œuvre pour assurer la défense de son client, même au prix d'une banalisation, voire une négation de la barbarie nazie. Le système de défense (2) qu'il a imaginé a conduit à plaider davantage devant l'opinion que devant les juges. Me Vergès ne s'est ainsi pas contenté des seuls médias français, il a aussi donné une interview à la *Cedade* (3).

Ce journal, enregistré légalement et publié de façon plus ou moins régulière depuis 1967, est le principal organe d'expression de l'organisation du même nom : le Cercle espagnol des amis de l'Europe. Créée à l'origine en RFA sous l'égide d'une société wagnérienne le 22 août 1965, elle regroupait des nazis et fascistes connus, originaires de plusieurs pays

d'Europe. Implantée ensuite à Barcelone, avec l'approbation de Franco, la *Cedade*, forte d'environ deux mille cinq cents membres (4), n'a cessé d'entretenir des liens étroits avec les mouvements nazis européens ; elle appartient aussi bien à l'Euro-droite qu'au Nouvel Ordre européen de G. Amaudruz, entretenant des liens avec le Ku-Klux-Klan, le Vlaamse militanter orde flamand, le National Front ou le British Movement, comme avec la FANE-FNE en France. Il s'agit tout simplement d'un groupe nazi à vocation internationale.

Le journal ne sert qu'à diffuser la doctrine de l'organisation ; de nombreux articles font l'éloge d'Hitler, du III^e Reich, de la culture et des arts allemands de l'époque nazie. Ainsi, le numéro 96, d'avril 1981, faisait sa couverture sur une grande photo en couleurs de Hitler et une note faisant son éloge.

Présenté comme « l'unique avocat suffisamment honnête envers lui-même - d'idées gauchistes - pour pouvoir se charger du cas scandaleux de Klaus Barbie », Me Vergès est élevé dès le début de l'article au rang de « combattant ». Un combattant scandalisé par la détention illégale de Barbie. Certes, on ne pourrait voir dans cette interview que le martellement des thèmes chers à l'avocat du « bourreau de Lyon » : les faits reprochés à son client ne seraient pas prouvés, sa détention relève de l'arbitraire administratif, dans sa vie quotidienne il est victime de brimades, « c'est l'unique prisonnier en France qui ne bénéficie pas du parloir libre lorsque sa fille vient le voir... Nous revenons au temps des lettres de cachet d'avant la révolution de 1789 », etc. Barbie serait victime d'une injustice.

Tout cela n'est pas nouveau, Vergès l'a déjà dit dans les colonnes de journaux français ; ce que révèle cette interview tient essentiellement en deux points. D'une part, certains jour-

POINTS DE REPÈRE

26-01-83 : arrestation de K. Barbie en Bolivie pour défaut de paiement d'une dette de 10 000 dollars US, sous la dictature du général Banzer en 1975.

(A noter que l'extradition de Barbie avait été refusée en 1974, sous prétexte qu'il n'existait pas de convention entre la France et la Bolivie.)

05-02-83 : extradition de Barbie.

15-06-83 : Jacques Vergès devient l'avocat de la défense.

06-10-83 : la chambre criminelle de la Cour de cassation rejette le pourvoi que J. Vergès avait formé contre l'arrêt du 8 juillet 1983 de la chambre d'accusation de Lyon.

19-12-83 : le doyen des juges d'instruction du tribunal de Lyon accepte la plainte déposée par Barbie pour présentation d'un faux document par l'accusation.

26-01-84 : la chambre criminelle de la Cour de cassation a rejeté le pourvoi formé par Barbie contre l'arrêt de la chambre d'accusation de Lyon, qui, le 28 octobre 1983, avait jugé injustifiée sa deuxième demande de mise en liberté.

05-03-84 : Barbie refuse de reconnaître sa signature sur le document présenté par la présidente du Centre de documentation juive contemporaine, un document prouvant qu'il a organisé des déportations.



naux français, mais aussi l'hebdomadaire allemand *Stern*, avaient évoqué le banquier pro-nazi suisse François Genoud dans le financement et l'organisation de la défense judiciaire de Barbie, sans ob-

tenir de véritable confirmation. Or, dans son entretien avec Jean Dufresne - le correspondant français de la *Cedade* - Vergès affirme que « la fille de Klaus Barbie accompagnée par le banquier suisse G. [me] demandèrent de [me] charger de la défense ». On imagine difficilement qu'il puisse s'agir d'un autre G. que Genoud. Celui-ci offre la double particularité de s'intéresser de près à la cause arabe et de se présenter comme le représentant des héritiers de Hitler et de Martin Boormann, ainsi que comme l'unique légataire des œuvres de Goebbels. Ne cachant pas son amitié pour le III^e Reich, il semble appartenir à des milieux où l'antisémitisme fait bon ménage avec l'antisémitisme.

Une signification particulière

Son amitié avec Me Vergès remonte à la guerre d'Algérie, lorsqu'il avait géré le trésor de guerre du FLN. Plus tard, ils se sont retrouvés en 1969, lors du procès de trois membres du FPLP (5), auteurs d'un attentat à Zurich contre un avion israélien, dont Vergès était l'un des défenseurs. Bruno Bréguet, le présumé terroriste suisse arrêté le 16 février 1982 en compagnie de Magdalena Kopp en possession d'explosifs, avait déjà eu affaire avec la justice israélienne dans les années 1970 pour le même motif. Il avait alors reçu le soutien de François Genoud, mais, à Paris, après son arrestation, son défenseur était Jacques Vergès. Il n'est donc pas indifférent de savoir si c'est bien Genoud qui a mis en contact Barbie et Vergès. D'autre part, l'interview est surtout remarquable dans sa fonction : il s'agit d'un véritable appel. « Toute l'opinion internationale doit se solidariser, et l'opinion espagnole a aussi son mot à dire », lance-t-il à la fin. Dans un journal nazi, cet appel revêt une signification particulière et dont de nombreux bulletins de même obédience s'en sont

fait l'écho. Dans son numéro de septembre 1984, le *Courrier du continent*, bulletin du Nouvel Ordre européen (6) ne cite que la fin de l'interview dans laquelle Vergès évoque aussi la possibilité d'entreprendre de nouvelles actions.

Vergès apparaît comme le « contact » de son client, celui qui assure le lien avec les amis dont il est à présent séparé. Barbie n'avait-il déjà pas rencontré le trésorier de la *Cedade* en 1965 (7) ? Cela n'est pas sans risques. On se souvient des menaces de Carlos à l'encontre du gouvernement français s'il ne libérait pas Bruno Bréguet et Magdalena Kopp ; à l'expiration de l'ultimatum, une bombe avait explosé à bord du train Le Capitole Paris-Toulouse, et le 22 avril 1982, jour d'ouverture de leur procès, un attentat avait eu lieu rue Marbeuf (un mort, soixante blessés). Concernant Barbie, les menaces néo-nazies comme celles en provenance d'un groupe Colonne 88, sont pour le moment restées lettres mortes. Cela pourrait bien changer, d'autant que ces groupes n'ont guère apprécié le lâchage des Etats-Unis dont Barbie (mais avec lui d'autres anciens nazis) auraient été victimes.

MARCEL DURAND

(1) *Différences* dans son numéro 30 de janvier 1984 a publié le témoignage de Mme Zlatin, directrice de la maison d'enfants d'Izieu.

(2) Pour une analyse plus complète du système de défense de Barbie cf. *Différences* n° 30, janvier 1984, l'article de Pierre Alain Gourion.

(3) *CEDADE* n° 125, juin 1984.

(4) *Article* 31 n° 7, avril 1985, a publié une étude de synthèse sur le Cercle espagnol des amis de l'Europe.

(5) Front populaire pour la libération de la Palestine.

(6) Le Nouvel Ordre européen est un mouvement international déjà ancien, puisque sa création remonte au 30 septembre 1951. Il a été dirigé tout d'abord par René Binet, puis, après sa mort en 1957, par G. Amaudruz.

(7) *Différences* n° 21, mars 1983, p. 6. D'autre part, les analyses de P.-A. Gourion se sont largement vérifiées. Il écrivait en effet dans *Différences* : « A force de ne pas vouloir être connivent avec le pouvoir et les juges, Vergès court le risque de l'être, au moins objectivement, avec le fascisme d'hier et celui d'aujourd'hui. »

Soudan l'été dernier

LES ROUTIERS SONT SYMPA

Pour être branché, il faut être multinational. C'est ce qu'ont bien compris les Palois, qui viennent de créer Route sans frontière. Mais de Pau à Khartoum, la route est longue

C'est au retour d'un séjour douloureux en Ethiopie que le Dr Michel Saint-Macary, pédiatre palois et membre de l'association *Médecins du monde* (il séjourna à ce titre au Tchad, à la frontière guatémaltèque sur le territoire mexicain et en Thaïlande à la frontière birmane) décida d'impulser *Route sans frontière*. Elle naquit donc en janvier 1985 dans une cité plus connue pour son prestigieux château d'Henri IV, sa poule au pot et la douceur de son « beth ceü » (beau ciel, en béarnais). Le premier projet élaboré concernait le Sidamo éthiopien.



(photo D.R.)

Les micro-initiatives combient des vides en matière d'assistance technique RSF s'attaque aux transports

« Quand nous fûmes prêts, raconte le Dr Saint-Macary, les autorités d'Ethiopie ne voulurent plus de nous. Elles acceptaient bien les camions et le matériel, mais surtout pas nos hommes. » Sachant que le contrôle des opérations leur échapperait, RSF changea son fusil d'épaule et s'attacha au Soudan où la situation, en pleine saison des pluies, s'annonçait catastrophique pour des millions de personnes. Dès la mise en place de la structure, des hommes, las du chômage, s'étaient présentés au siège de l'associa-

tion (1), improvisé dans les locaux du cabinet médical. Venus proposer leur savoir-faire professionnel, ils n'obéissaient pas à un désir impérieux d'aventure ou de fuite, mais à celui de plonger au cœur de la misère pour tenter de la soulager.

En août, les événements se précipitent. Le noyau de l'expédition se forme. Parti le premier, Christian Parpaite, quarante-huit ans, un ancien officier d'origine ossaloise, spécialiste de la Corne de l'Afrique, est chargé de la logistique. Il prépare le terrain à ses compagnons de route.

D'abord Driss El Hajoui, sans doute le seul Maghrébin engagé dans une mission humanitaire au Soudan. Installé à Pau, ce Marocain de vingt-neuf ans, l'un de ces immigrés longtemps voué aux mauvaises tâches et aux bas salaires en dépit d'une solide expérience de conduite routière tout terrain et de qualifications multiples donne le ton d'un élan solidaire. Au Soudan, il doit aussi remplir une fonction d'interprète. Avec lui, Gustav Cuypers, quarante-sept ans, un mécanicien hors pair. Marié et père de deux enfants, ce

Flamand connaît bien l'Afrique de l'Ouest. Longtemps, il travailla dans le désert rural pour y tracer des pistes et faciliter la communication entre les villages. Enfin, Benoît Dal, un jeune homme de vingt-six ans qui a quitté sa paisible vallée d'Ossau pour rallier la cause de RSF. Un cinquième homme les a rejoints à la mi-novembre, Alain Armand, un artisan rural de vingt-neuf ans.

A Khartoum 2, un quartier assez peu animé, loin du cœur de la capitale soudanaise, l'ancienne maison des volontaires de MSF-France abrite aujourd'hui les membres de Route sans frontière.

A des milliers de kilomètres, à Pau, les membres du siège restent en contact avec leur équipe, grâce à l'indispensable télex qui distille les dernières nouvelles. A travers les dépêches, on a pu ainsi vivre, depuis la capitale béarnaise, les difficultés de ces ambassadeurs hors du commun.

Nos Palois ont dû s'adapter à la dure shari'a, la loi islamique en vigueur depuis moins de trois ans. S'accommoder de la réalité de ce marché noir où tout se né-

gocie, des cigarettes françaises à l'alcool pourtant prohibé (450 F la bouteille de whisky !) et même au Pepsi Cola introuvable. Composer avec la spéculation qui fait grimper les loyers très haut (plus de trois mille francs pour une maison avec jardin sans luxe) avec, en outre, cette exigence ahurissante de payer un an de location d'avance. Se plier enfin au couvre-feu dès 23 h (il a été levé le 12 novembre) et au rythme lent de la vie soudanaise, souvent source de contretemps et d'énergie gaspillée.

Du temps, Route sans frontière n'en a déjà que trop perdu. A Port-Soudan notamment où Gustav Cuypers dut attendre près d'un mois les opérations de dédouanement nécessaires à la sortie des véhicules et du matériel embarqués à Marseille. Grâce à des dons en tous genres, à des subventions municipales (à cet égard, la ville de Pau fut la première à donner l'exemple) et au produit de kermesses et manifestations de soutien, RSF put en effet acquérir et expédier un Volvo d'une capacité de douze tonnes, un Berliet, un Unimog 4 x 4 et une chargeuse.

stockage de l'aéroport de Khartoum les vivres en provenance d'Europe et d'Amérique du Nord, on parvient mal, encore, à résoudre la question de l'acheminement et de la distribution.

Durant et après la saison des pluies qui isola le Darfour, la CEE organisa un pont aérien, jusqu'au 15 octobre. A raison de cinq à six avions par jour, celui-ci permit d'assurer seulement... dix pour cent des besoins. « On a longtemps estimé, indique ce médecin de MSF-Belgique, que la nourriture parvenant au fin fond du Darfour correspondait en fait à un kilo de riz par personne et par mois ! » Vraie ou discutable, l'affirmation fait frémir. Aujourd'hui, le trafic par route a repris ses droits et Route sans frontière a enfin trouvé l'occasion d'accomplir pleinement son œuvre.

Courant septembre, la CEE signe avec RSF un contrat de six mois renouvelable portant sur 150 000 écus. Cette fois, on touche le long terme, ce travail de fond qui motive l'équipe. Après un mois d'attente et de contretemps d'ordre technique ou mécanique, les bénévoles palois se mobilisent.

Un kilo de riz par personne et par mois : au fin fond du Darfour, rien n'arrivait

Un apport sans doute modeste en regard des moyens déployés par des ONG d'avantage fortunées, mais un effort apprécié à sa juste valeur par Brian O'Neil, coordinateur de la CEE à Khartoum. « Pour nous, a-t-il confié, les micro-initiatives n'ont pas de prix et celle de RSF a le mérite de venir combler certains vides en matière d'assistance technique. Il faudrait que ce genre d'entreprise se multiplie partout dans le tiers monde. »

Depuis plusieurs mois, le transport demeure bien le souci numéro un de tous les partenaires de l'aide au Soudan. Alors que s'entassent sur les quais de Port-Soudan et sur les aires de

dougli (Kordofan). Depuis octobre, ils prêtent la main à l'installation d'un feeding, une action pilote d'AICF menée auprès de quelque vingt mille réfugiés, dans un rayon de vingt-cinq kilomètres.

Ailleurs, à plusieurs centaines de kilomètres de ses camarades, Driss El Hajoui en liaison avec les secours britanniques participe aux travaux destinés à l'assainissement de l'eau alimentant le camp de réfugiés éthiopiens de Wad Kowli. Un site aux allures de « monstre » avec ses trente-deux mille occupants regroupés en un lieu particulièrement insalubre, un véritable bouillon de culture.

Dans la petite communauté française (deux cent cinquante résidents environ) du Soudan, l'exemple de cette minuscule association qui ose se hisser au niveau des ONG implantées de longue main ne passe pas inaperçu. En fait, à l'ambassade de France et ailleurs, on a même les yeux de Chimène pour Route sans frontière, si volontaire et si ambitieuse. Forts des premiers résultats enregistrés, tous les membres de RSF à Khartoum et à Pau ont conscience de la nécessité d'agrandir le parc des véhicules. « Une remorque de douze tonnes et un nouvel Unimog seraient les bienvenus », a même suggéré la logistique dans l'un de ses derniers télex. Un vœu bientôt exaucé.

« Le Soudan, nous y restons tant que l'on voudra de nous », affirme le Dr Saint-Macary qui, bien que favorable au travail en profondeur entrepris dans ce pays charnière entre l'Afrique et le monde arabe, n'envisage pas moins de nouvelles actions. Probablement au Niger où, précise le président de l'association, « nous irons avec l'intention de veiller à ne jamais concurrencer la production locale, selon le vœu des autorités ».

CLAUDE CHABANEAU

(1) 6, avenue des Lilas, 64 000 Pau. Tél. : 59.80.37.96.



(photo D.R.)



(photo D.R.)

Driss, le seul Maghrébin de l'équipe. Conduite, mécanique, manutention : la polyvalence est de rigueur

Nostalgie

QUE SONT DEVENUS LES SONACOTRA?

Un anniversaire passé inaperçu des médias, mais au cœur du débat social actuel. Les ministres soixante-huitards veulent évacuer le problème pour cause d'élections. Les autres politiques se taisent ou spéculent sur la peur. Pourtant, de leurs banlieues transformées, les « anciens » de la Sonacotra sont bien vivants. Dix ans après, ils témoignent. Vérifiez vos mémoires.

Pas facile de retrouver les anciens dirigeants de la lutte des Sonacotra. Beaucoup sont retournés au pays, volontairement ou expulsés, écœurés. D'autres se sont lancés dans la course au fric, objectif survie, oubliée la fraternité. D'autres se sont intégrés en silence, confort, famille, un peu de politique tout en vivant la mutation.

Smicard dans une boîte de surveillance, uniforme et travail de nuit, Aziz, vingt-neuf ans, est l'un des trois présidents qui organisèrent successivement la lutte du comité de coordination des foyers. Des deux autres, l'un s'occupe d'une association pour des immigrés handicapés, l'autre travaille au Gesti, toujours solidaire.

Vingt-cinq mille immigrés dans les rues de Barbès : du jamais vu !

Aziz est resté dans sa banlieue, rangé en apparence.

Conscient du problème social actuel, il se décide à témoigner. « Je suis français et je me sens français. En dix ans de lutte, je me suis frotté à toutes les contradictions du système en place, tous les pièges idéologiques. Dans le climat de tension actuelle, le manque de compréhension de ce que nous représentons vraiment, il est temps de prendre la parole, démystifier et tenter d'éviter la confrontation violente. »

En cette année 1975, la lutte des Sonacotra, c'était nouveau. A la une de tous les médias, vingt-cinq mille immigrés dans les rues de Barbès, sans contrôle des organisations françaises, du jamais vu. « Sans aucune expérience, tout en sachant ce que nous voulions de la lutte, nous ne savions pas où nous allions déboucher. Nous avions des objectifs concrets et un seul souci : conserver notre façon de vivre, nos aspirations, garder la maîtrise du mouvement. Les pressions idéologiques étaient quotidiennes, partis et syndicats voulaient nous faire rentrer dans leurs schémas. Ils ne comprenaient pas que nous étions porteurs de mentalités différentes. Nous inaugurons les nouvelles formes de lutte

qui ont marqué ces dix dernières années. »

En 1981, de tables rondes en négociations, les résidents sont rentrés sagement dans leurs foyers-hôtels rénovés. Les objectifs matériels de la lutte étaient pratiquement atteints, la graine était semée, les jeunes des cités oubliées prenaient le relais sur fond de crimes racistes. Dans le silence des médias et des structures sociales, de « marche pour l'égalité » en « touche pas à mon pote » les anciens de la Sonacotra voient se lever les semences.



« Nous sommes les héritiers de 1968, tous ces jeunes de tous les pays levés pour exprimer une autre façon de vivre. Mais leurs aspirations ont été récupérées par les idéologues, leur révolution a dégénéré comme toutes les autres. Aujourd'hui, depuis leurs ministères, leurs partis, leurs hôpitaux psy, leurs écoles, ils se permettent de juger les jeunes. Ils tentent de les diviser en « beurs », « deuxième génération », etc. Ils bloquent la communication avec le réel. Ce n'est plus un problème d'immigration, c'est le problème de toute la jeunesse.

La société ne comprend pas le suicide des jeunes, la drogue, la délinquance. Les parents nous prennent pour des illuminés, avec nos couleurs, nos rollers, nos danses, nos langages différents. Mais qu'ils soient blancs, jaunes, noirs, rouges ou verts, leurs enfants ont atteint une ouverture d'esprit qui leur montre le décalage entre les possibilités du présent et la confusion où les parents veulent les enfermer.

Les techniques de communication ont évolué plus vite que les mentalités des gens qui décident de l'avenir de la planète. La société mondiale est malade, ça ne peut qu'empirer si ses forces vivantes sont coupées de l'ensemble. Les idéologues devraient descendre à aller se confronter avec les jeunes à l'heure de l'interrelationnel. Ce qu'ils veulent, c'est simple. Assumer leurs devoirs de citoyen du monde en laissant aller l'évolution, éclater les structures économiques sclérosantes et égoïstes. »

A une époque de choix mondiaux, de famine en Ethiopie aux moissons brûlées aux Etats-Unis, de presse muselée en Afrique du Sud au débat sur la cohabitation en France, les jeunes des banlieues oubliées ont leurs propositions ancrées dans leur vécu quotidien. A nous de les écouter vivre leur différence, sur fond de rock'n roll, bien sûr. □

BERNARD BULLIARD

LE RAPPROCHEMENT DES PEUPLES ET DES CIVILISATIONS? COMMENT?...

Des gens simples et dévoués sauront vous aider et vous guider vers vos aspirations.

L'Agence de voyages « Détente et Culture » – 60, rue Oberkampf – 75011 Paris – Tél. : 357.00.55 – est prête à vous accueillir de 9 h 30 à 19 h 30 (sans interruption) (C. lic. n° A1839).

FLASH-BACK

Eh les anciens, assez rigolé, il est temps de se réveiller... » Bien sûr, c'est à moi qu'il cause ce vieux frère africain. Nous sommes chez lui, écoutant de la musique traditionnelle et discutant soufisme... Ça fait dix ans que je le connais, « so-so-sonacotra », nous chantions dans les rues.

A l'époque dans la cité bétonnée, c'était pas la joie. Métro-boulot-dodo, une mère de famille s'était balancée du dix-septième avec ses deux gosses, Allende était liquidé. Les militants mutaient sur fond de crise. Et puis ils sont arrivés exposer leur problème...

Noirs, Maghrébins, même Français, venus rendre visite aux organisations démocratiques, de gauche, d'extrême



Aziz : encore dans sa banlieue

gauche, aux syndicats, montrer qu'ils existaient... Enfin, on allait pouvoir bouger par immigrés interposés. Jusqu'à présent, ils ne sortaient pas de leur foyer pour célibataires. Tabou. Sauf pour les initiés de la lutte de classe. Dans la cité « deux mille enfants, attention aux logements », les gens se croisaient sans se voir, alors vous pensez, les immigrés... D'ailleurs le foyer Sonacotra à l'écart de la cité, on l'évitait, surtout le soir. De la musique bizarre, des odeurs d'épices s'échappaient des fenêtres, l'inconnu. Des histoires de femmes agressées couraient le ghetto. La peur s'installait dans la cité.

Les vieux du FLN, les familles nombreuses avec leurs jeunes soumis à la loi du père, ça d'accord. Mais, ces immigrés-là dans des foyers-hôtels, des sans-famille... Ils nous ont raconté, la vie encasernée sans droit de visite, les loyers toujours plus chers, les directeurs racistes. Ils s'étaient auto-organisés par nationalité, des délégués à chaque étage, un comité pour coordonner le tout. Ils voulaient simplement faire savoir qu'ils existaient, différemment.

Et nous n'avons rien compris en tentant de calquer leur lutte avec nos critères mentaux dépassés. Ils avaient réalisé la synthèse Orient-Occident, nous en étions encore à 1968...

Deux poids, deux mesures !

QUE FAIT



D. BAVEREL/GAMMA

LA JUSTICE?

Loin de nous l'idée de crier au loup. Mais dans le procès sur le meurtre de Wahid Achichi, qui s'ouvre ces jours-ci, l'explication sécuritaire est un peu courte

DIX février, au tribunal de Lyon, ouverture du procès de Nicolas [nom], accusé du meurtre de Wahid Achichi, dans la nuit du 20 octobre 1982 (1). Commençons par la version de la police. N. [nom] aurait vu de sa fenêtre un jeune homme tentant de fracturer sa voiture. Il aurait tiré pour protéger son bien. Wahid est mort presque sur le coup. La famille n'a été prévenue que le lendemain dans la journée. Dans un premier temps, la police parlait de tentative de vol de l'autoradio. Mais, comme, détail gênant, la voiture n'avait pas d'autoradio, on a voulu transformer le procès-verbal en tentative

de vol de la voiture elle-même. Autre détail gênant (mais on verra que ce n'est pas le seul), la voiture ne portait pas une seule empreinte digitale. Il faut bien avoir vraiment le vol dans le sang pour être capable de voler un autoradio qui n'existe pas, ou une voiture sans la toucher ! La famille a mené sa propre enquête et a accumulé les faits troublants. Pour elle, Wahid ce soir-là, revenait vers dix heures d'une sortie ratée, un bal prévu dans le coin puis annulé. Deux jeunes gens l'ont interpellé devant chez lui, Frank, qu'il connaissait depuis deux jours, et Thierry, un garçon

de sa classe. Les relations de Wahid et Thierry n'étaient pas amicales : Thierry est fils de rapatrié, nostalgique de l'Algérie française, et Wahid, au lycée, faisait figure de conciliateur dans les difficultés qui naissent souvent entre Beurs et enfants de rapatriés. Wahid accepte pourtant d'aller discuter avec eux, autour d'un pot, dans un café du quai Sarrail. Thierry, qui conduit l'auto, se gare en épi quai Sarrail, sort de l'auto, et se met brusquement à courir vers la rue Vauban (voir schéma). Wahid, surpris, lui emboîte le pas, en criant « Où vas-tu ? ». Frank suit derrière. Au coin

de la rue Vauban, Thierry, qui avait pris de l'avance, a disparu. Les premiers coups de feu éclatent. Frank fait demi-tour et s'enfuit vers le pont. Wahid, on ne sait pourquoi, continue et est touché. Il revient sur ses pas, et s'appuie contre une maison du quai Sarrail. Frank s'approche. La cabine téléphonique et une R12 garée là portent des impacts horizontaux, ce qui infirme la thèse d'un tir depuis la fenêtre de l'appartement de M. [nom]. De plus, l'angle de tir supposé est extrêmement réduit. Plus encore, l'homme qui habite au rez-de-chaussée de la maison sur laquelle s'est ap-

puyé Wahid blessé a déclaré à la famille avoir entendu « siffler des balles ». Membre d'un club de tir, il sait de quoi il parle. Voyant Wahid appuyé et blessé, il a demandé à Frank ce qu'il pouvait faire. Réponse de Frank : « Ce n'est rien, mon copain a un malaise, il en a souvent. » Rappelons que Frank connaissait Wahid depuis deux jours. Pourquoi ce mensonge ?

Le comportement de Thierry reste inexplicable : parti en courant, il revient quelques instants plus tard sur les lieux. La police est déjà là. Il a pris le temps de se changer, de troquer le survêtement rouge qu'il portait contre un costume cravate. Il est venu en badaud, et n'a dû témoigner que parce que Frank, interpellé et présent, a dit aux policiers que Thierry en était aussi. Attitudes de Frank et de Thierry, improbabilité de la thèse d'un tir depuis la fenêtre, la famille est persuadée, et l'a dit publiquement, qu'on a entraîné Wahid dans un guet-apens. D'autant qu'on a trouvé cinq douilles sur les lieux et que [nom] nie avoir tiré cinq fois. A-t-on fait payer à Wahid sa position de conciliateur ? Pourtant, on n'a pu établir aucun lien entre [nom] et Thierry ou Frank.

Revenons à la police. Des oncles de Wahid se sont rendus sur les lieux. Ils affirment avoir entendu les policiers dire qu'il ne pouvait s'agir d'un vol, faute d'empreintes, puis se taire quand ils ont compris que les personnes présentes appartenaient à la famille de la victime. La mère de Wahid affirme que, présente au commissariat, elle a entendu l'un des policiers dire à celui qui tapait le rapport qu'il fallait modifier le procès verbal portant la thèse d'une tentative de vol d'autoradio, puisqu'il n'y en avait pas. Remarque négligée par le rapporteur, de sorte que le procès verbal qui sera produit au procès porte encore la mention « tentative de vol d'autoradio ».

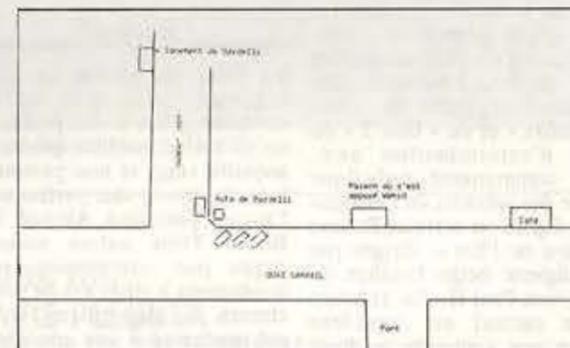
Enfin, la justice : Frank,

quelque temps après, a voulu revenir sur son témoignage et a demandé rendez-vous au juge d'instruction « pour dire la vérité ». Le juge a refusé qu'il revienne sur ses déclarations. Il lui aurait dit : « L'affaire est simple et très claire, tu ne vas pas la compliquer. » La longue lutte de la famille a, pour l'instant, eu pour seul résultat de faire inculper [nom] d'homicide involontaire. Mais, à l'initiative de [nom], frère de lait de Wahid, s'est créée, en 1982, Wahid association, pour faire la lumière sur cette affaire. Puis la mère de Wahid a pris des contacts, qui ont abouti à la création de l'association des mères de victimes de crimes racistes, élargie ensuite en Association des familles de victimes de crimes racistes et sécuritaires, avec un rassemblement place Vendôme devant le ministère de la Justice, en mars 1984, puis en octobre. L'association cherche maintenant à obtenir une dérogation à l'obligation faite aux associations de justifier de plus de cinq ans d'existence pour pouvoir se porter partie civile dans les procès.

On ne peut s'empêcher de faire un certain nombre de comparaisons. L'affaire arrive devant la justice juste après le jugement de M. [nom], convaincu du meurtre d'Ahmed Boutelja, et condamné à cinq ans, dont un de sursis, après avoir fait un peu de préventive. Peine clémente, comparée aussi avec le jugement de [nom], fils de harki, lui aussi condamné à cinq ans, mais sans sursis et pour un cambriolage. Au delà de cette égalité de peines, l'histoire de [nom] est édifiante.

En janvier 1983, [nom], pur produit du camp de Bias, près de Villeneuve-sur-Lot, où sont parqués les Harkis depuis leur retour dans les fourgons de l'armée française, tente le braquage d'un antiquaire avec [nom], à Saint-Antoine-de-Ficalba, dans la région de Villeneuve. Equipée lamentable, guidée par José, plus vieux et plus

« expérimenté ». Jacques a volé une auto pour cela, mais il est convaincu qu'on l'a vu. Ils tentent de bloquer la voiture de l'antiquaire, s'y prennent comme des manches, l'antiquaire s'enfuit. C'est [nom] qui porte l'arme, non chargée selon lui, supposée impressionner l'antiquaire. L'affaire ratée, tout le monde se sépare. [nom] rentre chez lui. Mais Jacques, convaincu d'avoir été reconnu, va se cacher chez José. Quelques jours plus tard, [nom] s'inquiète, Jacques ne réapparaît pas. Il apprend qu'il s'est disputé avec José. Se doutant de quelque chose, il se constitue prisonnier. Le même jour, José est arrêté et avoue avoir tué Jacques. On est le 16 février 1983.



La topologie des lieux : une preuve contre la version officielle.

[nom] commence par faire treize mois de préventive à Agen, puis il est libéré. Il trouve du travail à Toulouse, mais le juge refuse la mainlevée qui lui permettrait d'aller vivre là-bas.

[nom] a commencé par la délinquance, certes. Mais, en décembre 1984, dans la foulée de Convergence, il crée Mixture, une association de jeunes qui rassemble, fait assez rare, des enfants de Harkis et des enfants d'immigrés. Le but : sortir de la galère chômage-drogue-délinquance. Pour tous ces jeunes de vingt-cinq ans, il s'agit d'éviter que les petits frères connaissent les mêmes galères qu'eux.

Ça marche bien, Mixture, on se regroupe avec d'autres associations du coin, on crée le Vent de la zone, une association plus large. Pour [nom],

c'est le bout du tunnel. Treize mois de prison lui ont donné, ce qui est aussi assez rare, le désir de s'en sortir, de reprendre des études. C'est probablement tout cela qu'on lui a fait payer. Avec l'accord des avocats, on décide que les deux affaires, le braquage raté et le meurtre de Jacques, seront jugées ensemble. La veille du procès, le 14 mai 1985, José se suicide dans sa cellule. [nom] comparaitra seul, dans une salle où l'on a négligé d'enlever les pièces à conviction du meurtre de Jacques par José. Le président, d'après la famille, mène les interrogatoires à charge, se moquant de [nom] quand celui-ci affirme vouloir accéder à un travail intellectuel. L'avocat général demande plus de cinq

ans, « pour le guérir ». [nom] demandera aux jurés de ne pas le renvoyer d'où il vient. Il y est, actuellement, et pour cinq ans. Son seul recours, sa seule lutte, c'est de demander la grâce présidentielle. Cinq ans pour un Harki qui rate un braquage minable, cinq ans pour un Français qui tue un Arabe. Bien sûr, il serait idiot de généraliser, mais cela laisse planer des doutes sur l'efficacité de la justice. Dans l'affaire Achichi, se donnera-t-elle la peine de prendre en compte les anomalies relevées par la famille dans la version officielle des faits ? Pour les familles des victimes, il ne s'agit pas de demander la tête des assassins. Simplement, elles réclament la même justice pour tous. □

JEAN ROCCIA

(1) Quelques jours après celui des meurtriers d'Habib Grimzi.

TORTURE

Le Premier ministre turc, Turgut Ozal, reconnaît que la torture est pratiquée dans les prisons et les commissariats turcs. Il profite de l'occasion pour indiquer que son gouvernement examine les conditions pour une éventuelle adhésion de son pays à la CEE (15 décembre).

NAZI

La Cour suprême des Etats-Unis se prononce contre l'extradition en Israël d'un ancien nazi accusé d'avoir participé au massacre de 900 000 juifs à Treblinka en Pologne (16 décembre).

AUSCHWITZ

Pologne. Plusieurs personnalités catholiques belges et françaises, ainsi que le Consistoire israélite de Belgique protestent contre l'installation de huit religieuses carmélites dans l'ancien théâtre d'Auschwitz, proche du « mur de la mort » et du « bloc 2 » du camp d'extermination nazi. Cette communauté catholique est née des subsides de l'association « Eglise en détresse/Prêtres des pays de l'Est », dirigée par un religieux belge familier du pape Jean-Paul II. La création de ce carmel est considéré comme une « atteinte inadmissible » à la mémoire des martyrs juifs par le Consistoire israélite de Belgique (17 décembre).

FOOTBALL

Le jour même où Bo Jackson, un athlète noir de l'université Auburn à Montgomery dans l'Alabama, se voyait décerner le « Heisman Trophy » comme le meilleur joueur de football des collèges, le juge du district à Birmingham désignait Auburn comme étant le plus ségrégué de l'Etat. « *Le comportement raciste de Auburn n'a pas beaucoup changé depuis les années 50* », a-t-il précisé (17 décembre).

DEUX ANS

A Annonay, le procureur requiert deux ans de prison, dont un avec sursis, pour un commissaire de police et six mois avec sursis pour un gardien de la paix, qui l'avait aidé pour avoir torturé à l'électricité un jeune Algérien coupable d'une tentative de cambriolage (20 décembre).

ROYALTIES

Le chanteur américain de rock Steven Van Zandt fait don de 50 000 dollars, représentant ses royalties pour sa participation au disque « Sun City », à Coretta Scott King, la veuve de Martin Luther King, pour son action en faveur des prisonniers politiques d'Afrique du Sud (20 décembre).

BARBIE

La chambre criminelle de la Cour de cassation annule l'arrêt de la chambre d'accusation qui avait envoyé Klaus Barbie devant les assises du Rhône en ne retenant contre lui que des faits de déportation de « juifs innocents ». Pour la première fois, la chambre criminelle précise la notion de « crime imprescriptible contre l'humanité » (20 décembre).

PROCES

La Cour de sûreté de l'Etat algérien prononce quinze condamnations à des peines de un à treize ans de prison et acquitte vingt et une personnes lors du procès des partisans de l'ancien président Ahmed Ben Bella. Trois autres accusés, jugés par contumace, sont condamnés à vingt ans de prison chacun. Le quarantième accusé est condamné à une amende de 5 000 dinars algériens (7 000 F) (25 décembre).

SACCAGE

A Avignon. Le local du MRAP est saccagé au cours de la nuit (28 décembre).

CREMAILLÈRE

Au Puy, un homme tire sur ses voisins marocains qui pendaient la crémaillère : deux morts. Sa fille et son fils sont inculpés aussi, pour complicité (27 décembre).

ETCHEGARAY

Le président irakien Saddam Hussein reçoit en audience le cardinal Roger Etchegaray, mandaté par le pape Jean-Paul II pour une mission humanitaire auprès des prisonniers de guerre iraniens en Irak. Etchegaray, président de la Commission pontificale Justice et Paix chargée de la défense des droits de l'homme, remet, à l'occasion de

cette visite de plusieurs jours en Irak, un message du pape au président Hussein (31 décembre).

PENDAISON

Un homme de trente-cinq ans, Serge Pous, détenu à la prison de Nîmes, en préventive pour une petite affaire, est mort, pendu dans sa cellule. Une jeune femme qui a visité Serge au parloir publie les dernières lettres de son ami. « *Cette direction en a spécialement après moi. On veut me faire taire, en maquillant cela en suicide. Des idées suicidaires, je n'en ai jamais eu. Je n'en aurai jamais. Jamais, je ne ferai de bêtises par moi-même. Je tiendrai toujours le coup. S'il m'arrive quelque chose, sois battante : vois la presse, les avocats. Que ça ne reste pas impuni. Je compte sur toi...* ». La mort tragique de Serge, « le dépressif », demeure difficile à expliquer (31 décembre).

REJOUISSANCES

Les réjouissances du Nouvel An aux Philippines dégénèrent en émeutes. Le bilan est lourd : 15 morts et 600 blessés. En guise de feux d'artifice, les Philippines brûlent des pneus, font exploser des bombes artisanales et des pétards. Les incendies laissent 5 000 sans-abri (31 décembre-1^{er} janvier).

SOTHOS ET NDEBELE

Dix-neuf morts, parmi lesquels deux policiers, tel est le bilan provisoire de sanglants affrontements produits dans le district de Moutse, dans le nord du Transvaal, en Afrique du Sud. Les affrontements de Moutse trouvent leur origine dans la décision du gouvernement de Pretoria d'inclure les Sothos dans un bantoustan peuplé par l'ethnie Ndebele. (1^{er} janvier).

REFOULEMENT

La police togolaise refoule une mission d'Amnesty International à l'aéroport de Lomé-Tokoin. Cette mission humanitaire, composée de Helen Jaffe, Arnaud d'Hondt et Stephen Ellis, devait se rendre dans les prisons au Togo et enquêter sur le sort de quinze personnes arrêtées fin septembre. (1^{er} janvier).

ARRESTATION

La police ouest-allemande arrête quatorze militants écologistes

sur le site de Wackersdorf en Bavière. La police intervient pour faire évacuer plus de quatre cents écologistes qui campent là depuis le 11 décembre dernier afin d'empêcher le début des travaux de déboisement nécessaires à la construction d'une usine de retraitement de déchets nucléaires (2 janvier).

MARCHE BLOQUEE

Les quelque trois cents membres de la Marche pour la paix en Amérique centrale, partis le 12 décembre de Panama, sont bloqués au Nicaragua depuis le 28 décembre. Leur porte-parole, le révérend américain Blase Bonpane, indique que les pacifistes n'abandonnent pas la marche, malgré les interdictions de passage prononcées par les autorités honduriennes et salvadoriennes.

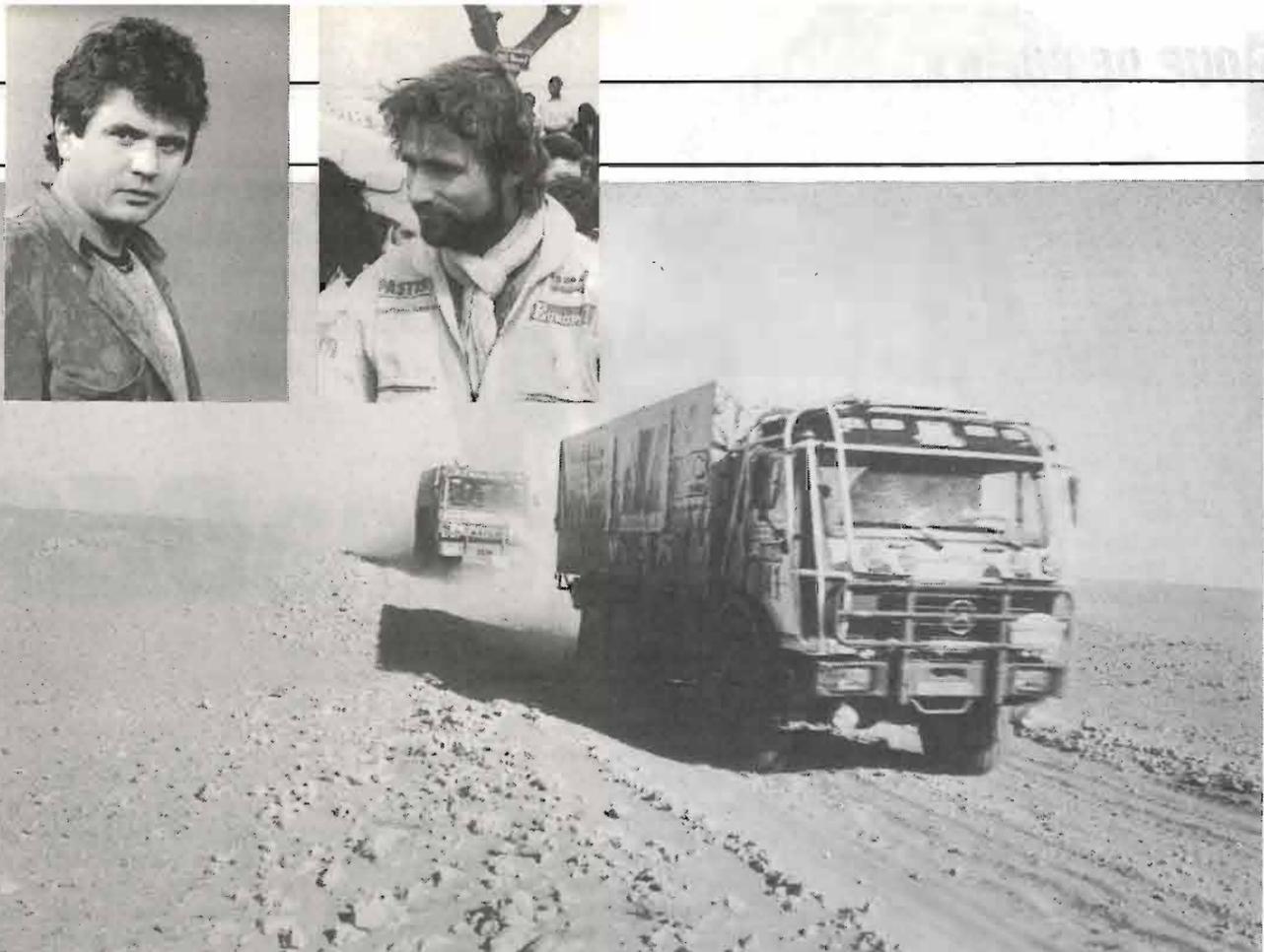
Blase précise que si les marcheurs n'obtiennent pas de visas d'entrée au Honduras, ils vont en tout cas avoir recours à d'autres moyens pour se trouver le 14 janvier au Guatemala, pour la prise des fonctions du nouveau président, M. Vinicio Cerezo. La fin de cette marche est prévue le 22 janvier au Mexique, et une délégation va se rendre à Washington pour faire connaître les résultats de cette manifestation pacifique (5 janvier).

BILAN

En 1985, l'immigration en Israël a enregistré son plus mauvais bilan depuis la création de l'Etat : 11 298 arrivants seulement. Par rapport à 1984, la chute est spectaculaire : -41 %. Au cours de l'année 1985, 1 410 juifs soviétiques ont obtenu l'autorisation d'émigrer en Israël, mais 348 seulement se sont rendus dans ce pays, précise l'agence juive de Jérusalem, les autres choisissant de s'installer en Europe ou aux Etats-Unis (8 janvier).

FETE

En avant-première à la commémoration de la Journée nationale d'hommage à Martin Luther King du 20 janvier, la police a arrêté Martin, Yolanda et Bernice, trois des enfants du célèbre pasteur assassiné en 1968. Ils participaient à une manifestation contre l'apartheid devant un supermarché appartenant à une chaîne qui importe des produits sud-africains aux Etats-Unis (7 janvier).



Paris-Dakar : un drame ordinaire pour un rallye new-look. Daniel Balavoine et Thierry Sabine meurent dans le désert.

EMBARGO

Un décret adopté par le Conseil des ministres français prévoit un embargo sur les ventes d'armes à l'Afrique du Sud, l'interdiction de nouveaux contrats dans le domaine nucléaire ; l'embargo toujours sur les ventes de pétrole en provenance de l'Europe, sur celles de « matériels sensibles » destinés à l'armée ou à la police sud-africaine, ainsi que le rejet de la coopération militaire avec le rappel des attachés militaires en poste à Pretoria (8 janvier).

MEURTRES

Dix mille personnes manifestent à Hambourg pour protester contre la série de meurtres d'immigrés turcs exécutés dans cette ville par le mouvement d'extrême-droite des « Skinheads » (11 janvier).

ANTISEMITES

L'ambassadeur d'Israël en RFA condamne les propos antisémites du député de la majorité gouvernementale Hermann Fellner, qui déclare : « *Les juifs donnent l'impression de se manifester dès que l'argent tinte dans les caisses allemandes.* » Le jeune député social-chrétien (CSU) fait allusion aux demandes de réparations présentées par les juifs employés comme quasi-esclaves

par le groupe Flick pendant le régime nazi (9-10 janvier).

MASSACRE

Brésil. Deux parlementaires du Mouvement démocratique brésilien (PMDB) révèlent qu'au moins 60 Indiens ont été massacrés la semaine précédente en Amazonie brésilienne par deux cents chercheurs d'or liés à l'entreprise « Gold Amazon » qui avait déjà tenté de s'approprier par la force des zones aurifères appartenant à ces indigènes (13 janvier).

PROCES

Ouverture du procès des trois apprentis légionnaires accusés d'avoir tué Habib Grimzi dans le Bordeaux-Vintimille (23 janvier).

ASILE

Lancement d'une grande campagne sur le droit d'asile. 25 associations dont le MRAP adressent aux partis politiques huit questions concernant leur position et leurs intentions en la matière (29 janvier).

Réalisé par MAHAMOUD AHMED WAADANE et ROBERT PAC

POUR QUI FAIRE PLEURER DANS LES CHAUMIÈRES ?

Nous vous parlons le mois dernier des réactions suscitées par le rallye Paris-Dakar auprès d'associations françaises et africaines. L'article était titré « L'enlèvement de Sabine ». L'actualité nous a tristement donné raison, puisque quelques jours après la sortie du journal, Thierry Sabine mourait, avec quatre autres personnes, dans un accident d'hélicoptère. Personne ne peut se réjouir de la mort d'un homme, même si on peut être agacé par l'immédiate béatification du personnage en pape de l'aventure moderne. Le collectif Pa'dak, à l'origine de la contestation du rallye, en a été, comme tout le monde, attristé. Il semblerait que le rallye soit maintenu pour l'an prochain, et donc, avec lui, les réserves qu'il suscite. On voudrait bien voir les médias qui ont tant versé de pleurs sur cet accident organiser la même compassion quand il s'agit de la disparition de gens qui n'avaient rien demandé et ont pourtant trouvé la mort, non dans une plaine du Ténére, mais plus prosaïquement au pied de leur HLM, dans la rue, ou sur le ballast du Paris-Vintimille. Si on en parlait autant, si on s'inquiétait un peu des familles qui restent, peut-être y aurait-il moins de gens pour penser que tuer ces gens-là, ce n'est pas vraiment tuer. Paradoxalement, si ces crimes existaient un peu plus dans la presse, il y en aurait sans doute moins dans la vie.

LA

FIN

DES

IMMIGRES

« Comme il y a un lobby juif, il y aura demain en France, un lobby arabe. »
 Ceux qui resteront auront la charge de le constituer.
 Ecrivain reconnu, Rachid Boudjedra eu assez du discours habituel sur les immigrés, ça veut dire quoi ?

Rachid Boudjedra,
 écrivain algérien



C'est un petit homme. Maigre, légèrement voûté, que l'on devine tendu. Des yeux noirs en perpétuelle quête dans un visage émacié, encadré d'une chevelure folle. Quelque peu nerveux, il fait face assis sur sa chaise à une soixantaine de travailleurs immigrés.

L'homme c'est Rachid Boudjedra, écrivain algérien. Eux ce sont des OS de l'île Seguin, chez Renault à Boulogne-Billancourt. Une rencontre curieuse faite tout d'abord d'observation réciproque. On a parlé de l'Algérie et de l'immigration. Puis, insensiblement, de l'action de l'écrivain. Du rôle de l'artiste dans la société. De la force qu'a le romancier de traquer l'histoire. D'en débusquer les mécanismes profonds. Par l'imagination et par l'écriture.

Dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée* son troisième livre écrit en 1975, Rachid Boudjedra décrit la course hallucinante d'un immigré dans le métro parisien. Une course à la mort. « J'ai voulu montrer dans ce livre combien un immigré ici est perdu. Combien il devient fou », explique Rachid Boudjedra. Selon lui, l'immigration est aujourd'hui un processus qui se termine. Par le retour ou par l'intégration. « On sera obligés de rester ou obligés de partir. C'est un choix devant lequel chacun est placé. » Ceux qui resteront deviendront Français. Ils s'intégreront, avec leur spécificité. A eux, la lourde tâche de défricher et d'inventer !

Différences : - Dans *Topographie idéale... la longue errance de l'immigré aboutit au meurtre. Est-ce là pour vous l'inévitable issue ?*
R. B. : - C'est la mort de

l'immigration, dans le sens où elle va cesser. Elle va cesser d'une manière ou d'une autre. Pas nécessairement par la rupture, mais aussi par l'intégration. Le type d'immigré que je décris dans mon livre est condamné à mourir. Ceux que nous avons vus dans l'usine rentrent. Je vous le garantis. Ils portent trop l'Algérie en eux. Les autres vont s'intégrer très, très bien. Et moi, je ne vous cache pas que je suis pour.

En plein ramadan, il s'était mis à manger une baguette de pain dans la rue. Il a fallu intervenir.

Cette force constituée des enfants d'immigrés, j'espère qu'elle deviendra un jour une force politique. Une force politique française. Ils seront des Français à part entière. Un peu comme les juifs. Ils sont français, sans discussion. Mais, ils secrètent dans la société française toute la culture juive, toute la passion juive. C'est formidable ! Je les admire pour cela.

Un jour, je voudrais bien que les Arabes soient comme eux. Qu'ils soient complètement français. Que si un jour la France est en danger, ils la défendent aussi bien que n'importe quel Français installé ici depuis cinq siècles. Et qu'ils secrètent dans la société française cette passion arabe. Je ne dis pas musulmane, je dis arabe. Et c'est en ce sens qu'ils joueront un rôle important.

Différences : - *Si l'on pense à l'immigration d'avant-guerre, polonaise, italienne, es-*

pagnole... Il y a eu chez elle une volonté puissante d'intégration. Jusqu'à la négation. Est-ce la même chose pour l'immigration arabe ?

R. B. : - Pour les Arabes, c'est pareil. Pas ceux de l'usine. Mais les autres. Ils existent déjà. Des gens qui ne sont pas du tout des fils d'immigrés. Des intellec-

tuels, des hommes d'affaires, des médecins... qui sont arrivés tous seuls. Pour faire des études. Ils sont très intégrés. Ils sont français et ils veulent qu'on les prenne pour des Français à 100 %. Ils font tout pour l'être. Ils donnent des prénoms chrétiens à leurs enfants. C'est nouveau. Ils représentent aujourd'hui environ cent mille personnes.

Différences : - *Pour poursuivre la comparaison avec les anciennes immigrations, le lien avec le pays est aujourd'hui plus étroit.*

R. B. : - Le lien avec le pays est très faible dans la génération qui vient. Ils sont beaucoup plus ridicules là-bas qu'ici. Moi, je connais des jeunes qui viennent l'été en Algérie. Ils ont un comportement stupide. Ils sont vomis. Les pauvres, ils sont complètement en dehors du coup là-bas. Ils sont dans le coup ici.

Un jour, il a fallu que j'intervienne dans la rue, car un de ces jeunes avait des histoires. En plein ramadan, il avait acheté une baguette de pain et il s'était mis à la manger ! Pour lui, c'était un comportement tout à fait normal. Alors que les gens lui demandaient d'aller manger chez lui, lui ne comprenait pas pourquoi il ne pouvait le faire dans la rue. Il était plus logique qu'eux. Mais il était dans une autre logique. Ceux-là ne pourront jamais s'installer en Algérie.

Différences : - *S'ils s'intègrent à la société française, ils ne vont pas se dissoudre, ils vont modifier les choses. Quel pourra être leur apport ?*

R. B. : - Je le vois sur un plan tout à fait culturel. Ils imposeront leur musique, leur cuisine... C'est fait déjà, mais ce sera encore plus important. Regardez la mode. Ce n'est pas par un hasard tout de même si actuellement la mode féminine est aux pantalons bouffants. Les modes japonaise ou indienne passeront, la mode arabe, non. Il y a un lien organique. Ne serait-ce que géographique, par la Méditerranée. Le Japon et l'Inde, c'est loin !

Et puis, il y a l'histoire. C'est tellement clair. Mais, la géographie les gens l'oublie. Récemment, j'étais à Nice. Dans les vieux quartiers, les gens se comportent comme à Alger. Les mêmes odeurs, les

mêmes couleurs, le même linge qui sèche... Et je ne parle pas de Marseille.

Différences : - *Et puis il y a la vision qu'ont les Français de leur propre pays...*

R. B. : - Elle se modifiera. Il y aura un apport reconnu implicitement, vécu très intimement. Avec du temps. Pour moi, c'est une affaire de cinquante ans.

Différences : - *Si le processus d'immigration touche à sa fin, il y a tout de même une réalité quotidienne. Il faut vivre ensemble. Est-ce possible ?*

R. B. : - Il y aura des crises, des avancées, des fièvres, comme dans toute évolution. Il y aura des rejets, il y aura des violences. Mais il y aura un aboutissement inévitablement positif. C'est l'aboutissement qui est intéressant. Les flambées auront même lieu des deux côtés.

Je connais, par exemple, une jeune fille de vingt et un ans, fille d'immigrés, née ici. Un beau jour, elle a rencontré un Français. Elle voulait se marier avec lui. Le père, un ouvrier assez formé, assez conscient, a dit qu'il était d'accord à condition que le prétendant se convertisse à

A. SENNA

l'Islam. Elle lui a fait remarquer que, lui, ne lui avait pas demandé de devenir chrétienne. Elle lui a dit : « Toi qui te plainais de leur racisme, c'est toi qui est raciste aujourd'hui. »

Ce père a un comportement négatif. Il sera balayé. Il rentrera, mais sa fille restera. Et elle revendiquera totalement son identité arabe. Ces gens-là s'insèrent en amenant leur vision du monde, qui est une vision arabe.

Différences : - *Vous parliez tout à l'heure du rôle des juifs en France, pensez-vous que pour les Arabes cela sera aussi simple ?*

R. B. : - Ce sera plus simple ! Vous savez s'il y a des gens fidèles à leur identité, ce sont bien les juifs. Ce sont eux qui ont amené la cuisine arabe en France. Ce ne sont pas les Arabes. Les Arabes, à la limite, sont complexés. Ils

seraient même plutôt portés à dire que leur cuisine c'est pour là-bas, pas pour ici. Les juifs ont amené la cuisine tunisienne, avec les plats les plus compliqués, les plus lents. Des plats qui ne sont pas entrés dans les mœurs. Mais que, eux, mangent encore.

Alors, il y aura cela chez les Arabes. Il faudra qu'ils soient les meilleurs. On le voit déjà, par exemple dans le sport. (c'est la pitance du pauvre). Ils sont là dans les équipes de foot en judo, en tennis...

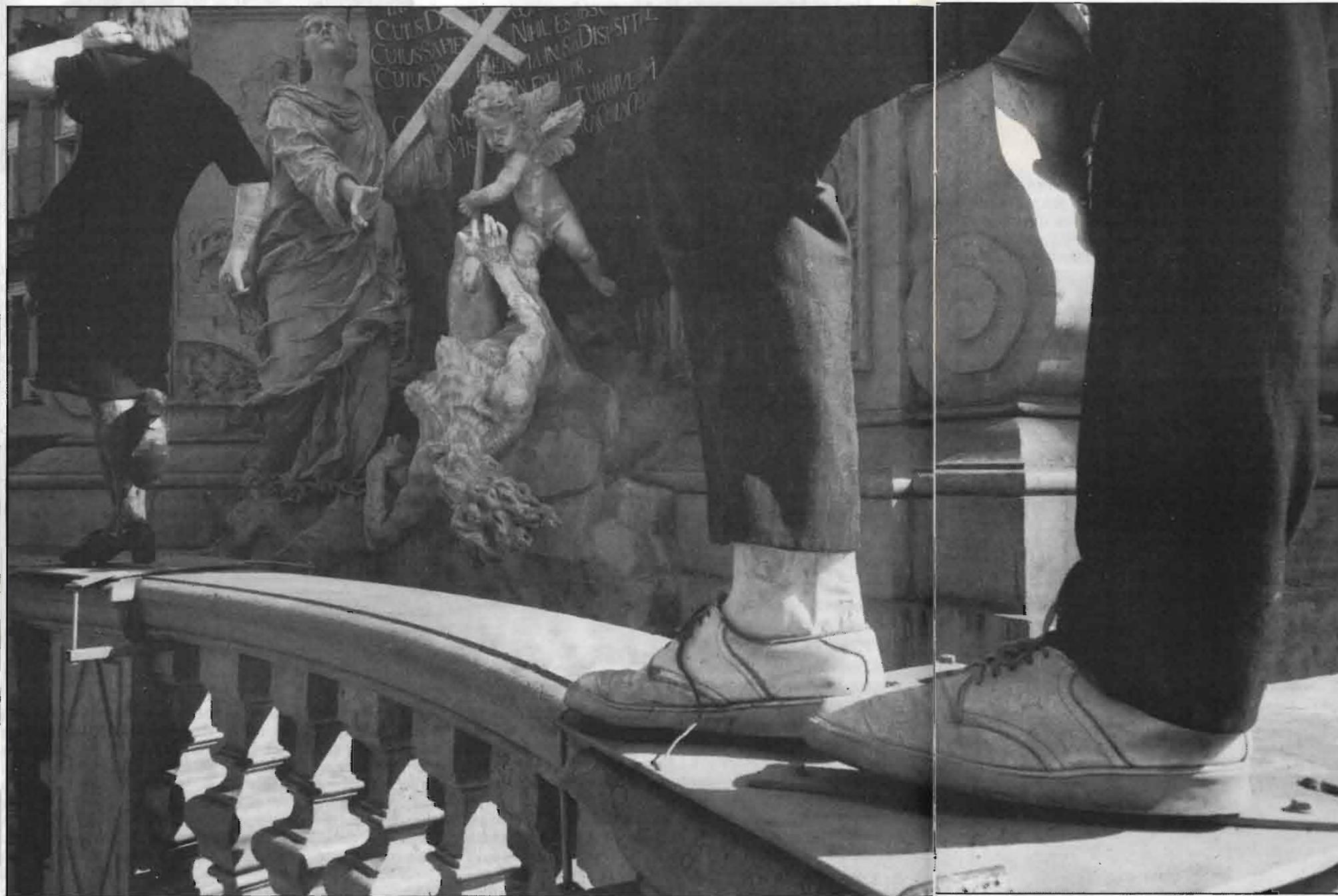
Différences : - *Il y a pourtant chez les jeunes de la deuxième génération une recherche presque ostentatoire des racines, d'une identité.*

R. B. : - Absolument et heureusement ! Ce n'est pas du tout contradictoire. Cela ne serait pas intéressant s'ils arrivaient avec le complexe de

l'Occident. Ils sont obligés d'en rajouter pour pouvoir s'ancrer. Il faut qu'ils soient sécurisés sur le plan affectif. Il faut qu'ils aient quelque part des repères. Il y a deux sortes de repères. Psychologiquement arabe et socialement français. Il faut qu'on les reconnaisse dans les deux sens. Sinon, ils n'y parviendront pas. Sinon, cela va faire des malades. Vous savez tout cela est neuf. Et ils sont les premiers à commencer !

Propos recueillis par
 PATRICK COUPECHOUX

Rachid Boudjedra a écrit : *La Répudiation, l'Insolation, Topographie idéale pour une agression caractérisée, l'Escargot entêté, les 1001 Années de la nostalgie, le Vainqueur de coupe, le Démantèlement, Greffe, la Macération* (éditions Denoël), *Journal palestinien* (Hachette), *Pour ne plus rêver* (éditions Enal). Il a également écrit de nombreux scénarios dont celui de *Chronique des années de brasse*, Palme d'or à Cannes en 1975.



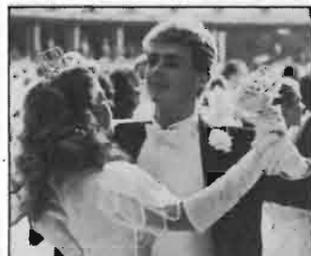
MARTINE FRANCKMAGNUM

UNE VILLE POUR TOUT LE MONDE

Freud et pâtisserie,
valse et dodécaphonisme,
Palestiniens et juifs d'URSS :
Vienne a, depuis le XIX^e siècle,
ravi la première place à Rome
dans l'imaginaire occidental.
Paris lui fait fête ce mois-ci.

VIENNE : O R I E N T - O C C I D E N T

VIENNE A LA CRÈME



Pour qui ne connaît pas la langue de Goethe, il y a quelque chose de frappant quand on arrive à Vienne. Dans les rues ou dans le métro, on a constamment l'impression d'entendre parler français. On se retourne, on écoute mieux, non, c'est bien de l'allemand, mais un allemand adouci, un allemand qui aurait tâté de la Méditerranée.

Vienne a fasciné l'Europe pendant toute la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Normal, c'est l'époque de l'Empire triomphant. Mais Vienne a continué après la chute de l'Empire, au sortir de la guerre de 1914-1918. Puis est venue la Seconde Guerre mondiale. Et, bien qu'alliée, certes forcée mais réelle de l'Allemagne nazie, Vienne fascine toujours. Sans doute parce qu'elle a su rester la porte européenne de l'Orient et cet allemand adouci d'un vent du sud, cette étonnante présence étrangère dans les rues piétonnes, font qu'on s'y sent bien, en sécurité, dans une ville qui a l'art de la synthèse et de l'accueil. A titre expérimental, essayez d'avoir l'air perdu et dépliez un plan dans une rue de Vienne. Vous aurez un mal fou à vous dépêtrer de la nuée d'Autrichiens souriants qui vous proposeront, en allemand, de vous guider.

Porte de l'Orient ? On ne peut nier l'influence déterminante du chancelier Kreisky et de sa politique jusqu'à ces dernières années, dans cette opinion. Sous sa direction, l'Autriche et Vienne ont été le seul pays et la seule capitale européens à entretenir de bonnes relations avec le mouvement palestinien. Vienne, débarrassée, en 1955, des troupes alliées qui l'occupaient depuis la guerre, est devenue la ville symbole de la neutralité, de l'asile politique et de la lutte pour la paix. C'est encore Vienne qui a été choisie pour accueillir les juifs soviétiques désirant émigrer. Partout dans les rues, lors de mon dernier séjour, des jeunes gens, parfois déguisés en prophètes du Jugement dernier et juchés sur des cageots, haranguaient des Viennois rigolards pour les alerter du danger de guerre atomique.

Ville ouverte, ville musicale aussi. Laissons les valseuses reposer en paix, mais le prestige de sa musique reste si grand, que bon nombre de Japonais viennent y terminer leurs études musicales, et c'est chose amusante que de se promener au pied de la cathédrale et d'entendre successivement un Japonais chanter *Carmen*, un groupe de jeunes Espagnols chanter et danser le flamenco, et de jeunes Turcs en culottes de peau et chapeau tyrolien s'essayer aux vocalises des alpages. Le tout sébiles ouvertes et pleines de schillings : les Viennois aiment la musique et donnent volontiers.

Ville intellectuelle aussi. Les Turcs se sont arrêtés en 1683 aux portes de Vienne, se sont repliés en laissant des sacs de café à l'Occident. On en a fait bon usage. A Vienne, les cafés sont presque aussi nombreux qu'à Paris, ce qui n'est pas peu dire. On y passe après le travail et c'est l'une des dernières capitales où l'on trouve facilement tous les journaux autrichiens et étrangers, laissés à la disposition de la clientèle dans un coin de la salle.

Ville de prestige ensuite. Vienne est le siège d'un des organismes les plus méconnus, mais des plus importants, de l'ONU, l'UNIDO, institut des Nations unies pour le développement, qui est à l'origine de tous les programmes de l'organisme international dans ce domaine (1).

Bruno Kreisky, leader incontesté qui s'est retiré en 1984.



Porte de l'Orient ou de l'Occident, selon le sens, Vienne ne renie pas les traditions : valse, café (ici le restaurant Schwarzenberg) et hospitalité à toute épreuve



ARTICLES - CADEAUX
MAROQUINERIE
SERVIETTES - PORTE-DOCUMENTS

GROS
1/2 GROS

MICHELER

Société Anonyme au Capital de 200.000 France

70, RUE DU TEMPLE, 75003 PARIS

Tél. : 887.72-11

MARCY PRET A PORTER

129, rue d'Aboukir
75002 Paris - Tél. 236.66.89

l'organisme international dans ce domaine. Allez à Vienne. Passez un peu de temps à vous imprégner de cette extraordinaire architecture baroco-bourgeoise du XIX^e siècle, qui donne l'impression de visiter une ville bâtie à coups de crème Chantilly, pleurez un peu sur le thème grandeur et décadence, en contemplant les échafaudages qui recouvrent une bonne part du palais de Schoenbrunn, comme on si l'on faisait un lifting à Sissi. Puis, regardez les gens vivre. Peut-être sentirez-vous que cette douceur de vivre, à Vienne, est le fruit d'une tradition d'accueil, de

cette politesse à l'autre, qui est l'une des plus hautes formes sociales de la tolérance. Et peut-être arriverez-vous à oublier que, en Autriche, bien différente de la simple capitale, il y a encore beaucoup d'anciens nazis dans les rangs du parti au pouvoir. □

JEAN-MICHEL OLLE

(1) L'UNIDO gère tous les programmes d'aide au développement et finance toutes les campagnes annuelles de l'ONU.

UNE LENTE AGONIE



Autour de 1900, Vienne a abrité l'un des bouillonnements culturels des plus féconds, mais également des plus marqués par une angoisse crépusculaire du génie européen (1). Comment la capitale de l'Empire paternaliste multi-ethnique, mais uni autour d'un

symbole incarné, François-Joseph de Habsbourg, est-elle devenue le creuset d'une modernité ardente? Il faut certainement l'expliquer par le caractère éphémère de cette révolution culturelle, politique et sociale, accomplie en un demi-siècle (de 1860 à 1914 environ), là où l'Angleterre et la France avaient mis deux cents ans, du siècle des Lumières à la révolution industrielle.

Par ailleurs, c'est dans son caractère multi-ethnique que résidaient à la fois la richesse et la faiblesse de ce colosse aux pieds d'argile, qui regroupait, autour des vieilles provinces germaniques, une douzaine de nationalités: Hongrois, Polonais, Tchèques, Ruthènes, Roumains, Serbes, Croates, Slovènes, Italiens, sans compter les juifs, d'origine géographique variée, particulièrement nombreux à Vienne. Si le catholicisme dominait dans l'Empire, on y trouvait également nombre de protestants, d'orthodoxes, de juifs et même des musulmans dans les Balkans.

Lorsque les Tchèques, conscients de leur culture pluriculturelle, veulent une monarchie tricéphale, avec Prague comme capitale, après Vienne et Budapest, les Hongrois s'y opposent, de même que l'administration impériale, inquiète des revendications nationalistes centrifuges de plus en plus nombreuses et violentes. Seul, l'empereur, figure tutélaire, solitaire et vieillissante, incarne une « supranationalité » qui peut, un temps encore, garantir l'union de ses sujets. Un symbole: c'est un nationaliste serbe qui mettra le feu aux poudres du cataclysme fatal à l'Empire, en assassinant l'héritier du trône en 1914!

Première dissonance dans l'unanimisme : l'apparition de l'antisémitisme

Au tournant du siècle, Vienne compte plus d'un million d'habitants, pour beaucoup « montés » de fraîche date des quatre coins de l'Empire. Le consensus libéral de la bourgeoisie germanophone et catholique, à qui la fidélité à l'empereur sert de nationalisme, ne peut plus servir de ciment à un puzzle prêt à voler en éclats. Au-delà des façades somptueuses Renaissance ou rococo de la Ringstrasse, les taudis ouvriers pullulent, et la frustration des groupes sociaux et ethniques tenus à l'écart de la prospérité gronde.

C'est sur le plan politique que la première dissonance se fait entendre dans l'ordonnance du libéralisme matérialisé par la Hofburg impériale, l'opéra, l'université, le Parlement: on assiste à l'irruption de partis de masse, souvent unis par le seul antisémitisme (Schoenerer, Lueger, futurs modèles d'Hitler), auxquels répond Herzl, père du sio-

nisme politique, qui voit là la seule solution pour arracher d'autres masses désemparées à un sort misérable. On assiste également aux efforts du brillant Victor Adler pour construire la social-démocratie autrichienne. Freud et Alfred Adler, eux, veulent permettre aux pulsions profondes, niées par l'hypocrisie sociale, de s'exprimer, ce que Klimt accomplit en peignant les replis d'Eros, au grand scandale du monde artistique officiel et avant d'être lui-même contesté par un jeune iconoclaste nommé Kokoschka. Schönberg et son dodécaphonisme, puis Berg et l'École de Vienne portent également un coup très dur à l'édifice rococo et néoclassique de la musique viennoise d'alors (sans parler des célèbres valses universellement adorées). Les architectes Loos, Olbricht ou Otto Wagner reviennent au dépouillement des formes extérieures qui n'affichent plus le statut social aristocratique des bourgeois qui les habitent.

Cette « explosion dans le jardin » (2) des arts, de la pensée, de la politique sonne le glas d'une envie de vivre ensemble dans un monde de beauté et d'harmonie. C'est peut-être là l'origine de cette angoisse typiquement viennoise, de cette « tristesse triomphale » devant la brutalité des nationalismes exaspérés, celles de politiciens faisant entrer racisme et insultes au Parlement. A ces forces extrêmes, les productions intellectuelles répondent en explorant, parfois avec morbidité, la vie des instincts: la littérature se lance dans un individualisme désespéré, la musique dans une « désharmonie » qui reproduit celle d'une société « en marche vers une joyeuse apocalypse ». Depuis la dispersion de l'Empire, qui résulte de la Première Guerre mondiale, il n'y a guère de voix en Europe pour protester contre l'Alliance, l'Anschluss imposé par les nazis à l'Autriche, tant elle apparaît comme le parent pauvre de l'Allemagne.

Freud, auquel on ne peut que reprocher son manque de clairvoyance en 1938, lorsque les nazis, après avoir brûlé ses livres, le malmèneront, ne se résoudra pas à partir de son plein gré. En exil, à Londres, il dira: « Ce n'est pas moi qui suis parti, c'est Vienne qui m'a abandonné. » Si certains, comme Freud, s'isolent, d'autres se trouvent, se rencontrent

CONCOURS

**Un voyage à New York ?
Facile ! Jouez avec nous.
(Voir p. 42)**

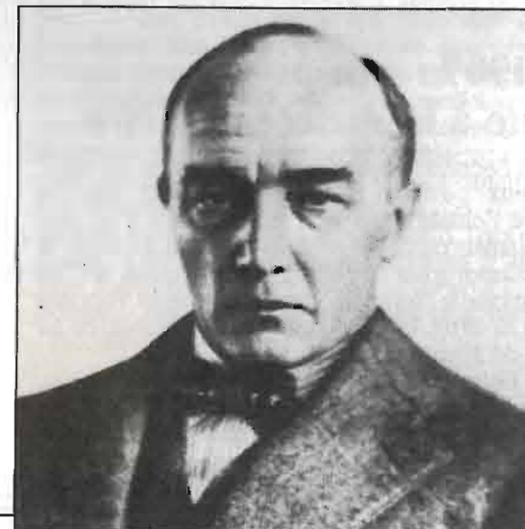
Vienne 1896, le café Griensteidl : un véritable bouillon de modernité. Quelques années plus tard, en tenue de chasseur tyrolien, l'empereur François-Joseph de Habsbourg. Il sera le témoin de ce tournant de siècle si fertile en talents. Il mourra avant le déclin, et ne connaîtra pas l'ensevelissement de l'empire, contrairement à l'écrivain Robert Musil (en bas).



pour créer des sonorités nouvelles qui restent à découvrir: Schönberg, Berg, Webern. Tous, quel que soit le médium utilisé, font œuvre commune, quelque chose comme rendre l'esprit de, et à, Vienne. La Première Guerre mondiale n'aura eu qu'un intérêt, bien mince il est vrai, au regard de ses millions de victimes. Celui de donner la date exacte de l'ensevelissement, après la mort de François-Joseph, comme si l'histoire avait voulu lui épargner d'être témoin de l'ensevelissement de son empire trop grand. Robert Musil, Joseph Roth en seront, eux, les témoins. La Seconde Guerre mondiale ne viendra que parachever le massacre. □

YVES THORAVAL

(1) Cette atmosphère, ce moment privilégié de la création mondiale, se retrouve dans l'immense exposition pluridisciplinaire organisée par le centre Georges-Pompidou. Il faut s'y précipiter, car c'est la seule fois de ce siècle que les pièces, venues de Vienne et d'Amérique, sortiront de leurs réserves ou musées... Vienne 1880-1938: centre Georges-Pompidou (13 février-5 mai). Tous les jours, sauf mardi, de 12 à 22 heures.
(2) Selon l'expression de C. E. Schorske.



SCHIELE, PEINTRE MAUDIT ?



On redécouvre Vienne grâce au livre de Carl E. Schorske (1) et l'on se souvient tout à coup que c'est la ville de Schnitzler (dont on a monté *Terre étrangère* au théâtre des Amandiers à Nanterre), de Musil, d'Otto Wagner, de Freud, de Malher, de Herzl, de Hugo von Hofmannstahl et

de tant d'autres. En peinture, un nom domine, celui de Klimt (1862-1918), comme un phare. Et puis, il y a les suiveurs, ceux que l'on présente comme des élèves doués : Kokoschka (mort en 1980), Egon Schiele (1890-1918). C'est ce dernier qui, paradoxalement, dans cette remise à l'honneur des enfants de Vienne, y perd le plus. Klimt, définitivement, symbolise la fin d'un monde, d'une société à laquelle il tend un miroir : « *Il a été le peintre de l'ancienne finance et en a décoré les salons de panneaux scintillants d'or et d'argent, ainsi que de radieux paysages ruisse-lants.* » (Fasitaner, 1923). Peintre de la surface où se reconnaissent les figurants de Vienne qui lui ont passé commande.

Schiele, de son vivant (et bien longtemps après sa mort), fera figure de copieur. Cette attitude se retrouve encore aujourd'hui dans, par exemple, le numéro spécial de **Critique** (2), où l'on reconnaît à Schiele, comme du bout des lèvres, « *une certaine indépendance* » dans la manière de représenter les paysages vis-à-vis de Klimt. Il n'y a pas une ligne sur Schiele dans le livre de Schorske, il n'y est cité qu'une fois (p. 15), entre Klimt et Kokoschka (qui auront droit chacun à un chapitre).

Schiele sera-t-il donc définitivement l'élève de Klimt ? Le premier avait vingt-huit ans de moins que le second et si l'on se souvient que l'adolescent vint montrer ses premiers travaux au maître qu'il imitera un temps, on oublie un peu vite que Klimt lui-même s'inspira d'autres peintres et que, dans certaines œuvres de Schiele, on sent plus l'influence d'artistes un peu oubliés aujourd'hui que de l'auteur de *Judith*.

1909 : « La psyché qui monte à la surface de l'être. »

Klimt dirige la Sécession viennoise, école créée en 1897, dont l'audacieux pavillon se dresse à deux pas de l'Académie, où Schiele s'ennuyait ferme avant d'en être exclu. Il ne fit jamais partie du groupe de Klimt, il créera le sien : le Neukunstgruppe (groupe pour un nouvel art) en 1909 et s'il exposa à l'Internationale à plusieurs reprises (1909, 1913, 1916, 1918), comme tant d'autres artistes, ce fut sur l'invitation de Klimt.

Jusqu'en 1909, beaucoup de choses lient les deux hommes, même Walli, que Schiele « empruntera » au maître pour en faire son modèle et sa compagne jusqu'en 1915 ; il est donc concevable que, à l'époque, la critique éblouie ne considère le jeune Egon que comme « *un médiocre*

imitateur » (Stern, 1912). Personne ne verra dans la toile de 1909 représentant Gerti (la sœur de l'artiste) que leurs deux routes se séparent. L'espace est vide autour du personnage planté au milieu de la toile, cela est un portrait, non une allégorie obscure ; nul remplissage doré, la figure est isolée, seule, et c'est « *la psyché qui monte à la surface de l'être* ». C'est la ligne et non la couleur qui, désormais, va « montrer », dans l'œuvre de l'artiste - 1909, année charnière où l'activité graphique, d'abord subordonnée à la peinture, va tendre vers l'autonomie. Schiele dessinait rapidement, sans corrections, sans repentirs (passant ensuite la couleur, avec ses doigts parfois), comme on écrit un brouillon qui en dit bien plus long que le texte que l'on n'écrira jamais.

D'où viennent donc ces lignes hachées, sinueuses, jetées à la hâte sur une feuille blanche, ces formes qui dansent et donnent le vertige, l'expression de personnages torturés ou s'abîmant dans le plaisir ? Que regardait donc ce peintre pour nous donner cela à voir ? Bien plus qu'un lien avec Klimt, c'est peut-être du côté de Freud et de Van Gogh (dont Schiele partage parfois l'exaltation mystique) qu'il faut aller voir. Freud n'entretiendra toute sa vie que des rapports lointains avec l'expression artistique, collectionnant les antiquités égyptiennes et grecques, n'abordant l'œuvre d'art que dans le but d'éclairer certains aspects de la théorie psychanalytique par des choix on ne peut plus prudents : un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci (1910), le Moïse de Michel Ange (1914). Il se demandera pourquoi André Breton, chef du mouvement surréaliste et Salvador Dali tiendront tant à le rencontrer. D'ailleurs, qu'aurait pu dire l'inventeur de la psychanalyse du fils d'un père fou, qui fit poser nue sa sœur et qui peindra des mères mortes ou aveugles ? Schiele nous donne à voir ce que Freud mettra tant de temps à formuler, mettant en scène son propre corps, sa propre détresse. Il représentera ce que d'autres subliment ou cachent derrière un érotisme glacé, hypocrite, anonyme, se montrant nu, se masturbant, ou le corps

Egon Schiele : un fils de fou, un corps torturé. Il mourra en 1918 d'une grippe espagnole après avoir produit près de 350 œuvres, toutes reniées par la critique. Ici : *Adele Harms* (1917) et *la Famille* (1915).



enchevêtré dans celui de sa compagne dans les turbulences de l'amour ou de son double dans cette dangereuse fascination de soi-même. Et tous ceux qui reconnaîtront leurs propres pulsions, la mise en scène de leurs fantasmes condamneront unanimes ces images trop reconnaissables pour ne pas être rejetées. Il est bien évident qu'un dessin de Schiele ne tient pas à côté d'une toile bien léchée de Klimt. Ce dernier nous donne à voir ce que l'on sait déjà, le

premier ce que l'on n'est pas prêt à reconnaître. Jusqu'à la fin de sa trop brève existence (il mourra en 1918 de la grippe espagnole), c'est l'exploration du sujet humain qui l'occupera, le fascinera, même si l'on compte parmi les 330 œuvres recensées 140 paysages. Il dira à ce propos : « *J'observe en ce moment les mouvements corporels des montagnes... Tout me rappelle de semblables mouvements dans le corps humain* » (lettre d'août 1912). On a parlé un peu vite de narcissisme, d'introspection excessive, mordide, dès que l'on reconnaît les traits de Schiele, son corps dans des convulsions impudiques, alors qu'il ne se servait de son propre corps que comme signes, lettres de l'alphabet des émotions, de la souffrance.

1912 : jeté en prison pour avoir « fabriqué des dessins pornographiques et séduit une jeune fille »

Au-delà du modèle déshabillé, c'est une autre nudité qui apparaît, celle de chacun de nous, qui dépassant l'anecdote, l'événement, tend vers une universalité que bien d'artistes ont pu atteindre. Et s'il fallait un seul exemple, en voici un : en 1912, Schiele fut arrêté, jeté en prison vingt-quatre jours parce qu'il fabriquait « *des dessins pornographiques* » et qu'il avait « *séduit une jeune fille* » (qui, en fait, s'était enfuie de chez elle et qu'il n'avait hébergée qu'à regret). Pendant son incarcération, il dessina, peignit treize aquarelles qui constituent l'un des plus poignants témoignages de souffrance qu'il nous a jamais été donné de voir. On y lit la détresse de cet homme qui ignore pourquoi il est privé de liberté : pour ce qu'il est, pour ce qu'il a fait ou n'a pas fait. Ce sentiment d'horreur insoutenable, d'injustice, annonce ce que vivront des millions d'hommes trente ans plus tard. Lors de son procès, il dira : « *Un de mes dessins, confisqué, a été brûlé par le juge somptueusement paré de sa toge, à la flamme d'une bougie... Autodafé !* » Hitler n'avait que vingt-trois ans en 1912. Mais déjà Vienne mourait. □

PATRICK BORGEL

(1) *Vienne, fin de siècle*, de Carl E. Schorske, traduction d'Yves Thoraval, éditions du Seuil.
(2) *Critique* août-septembre 1975, n° 339-340, enfin réédité.

A NE PAS LIRE LA NUIT... C'est à un voyage au bout de la nuit que nous convie Yves M. Zélig dans son livre *Le retour du front*. La nuit des militants du FN. On les voit défiler les uns après les autres, sous l'ombre protectrice de Bruno Gollnisch, responsable national des commissions du FN, corédacteur du programme. Y. M. Zélig a vécu parmi eux durant la préparation des cantonales de mars 1985, à Saint-Etienne, Lyon, Vaulx-en-Velin.

Magnétophone en main, il les écoute : M. Henri, un fervent de Mgr Lefebvre ; Yvonne, la raciste convaincue, et son mari, Bernard, un fidèle du maréchal Pétain ; M. Yazid, un Français musulman pour qui il faut un président « qui ait des couilles »... ; l'ancien militant PSU, le skinhead raté... Il nous rapporte leurs propos démasqués et frappants de naïveté, de vérité toute faite, de stupidité et de méchanceté.

C'est un voyage au bout de la nuit pour Y. M. Zélig lui-même, qui pendant toute cette enquête a travaillé sous un pseudonyme (Zélig étant nécessairement exclu de la France qu'ils voulaient construire), et pour le lecteur lui aussi qui peut mieux saisir, par la spontanéité du reportage et des propos, ce que nous réserve l'homme « sans bandeau ». Un livre à ne pas manquer... mais à ne pas lire la nuit !

GERMAINE DUPONT

Le retour du front, de Y. M. Zélig. A la rencontre des enfants de Jeanne d'Arc et de Jean-Marie Le Pen. Coll. Barrault.

ABONDANCE. Avec *La vie, la vie* que vient de publier Albin Michel, Alain Vircondelet signe son premier vrai roman, après trois ouvrages qui sont des hymnes d'amour à sa mère et à la terre d'Algérie, toutes deux confondues (*Maman la Blanche*, *Alger l'amour*, et *Tant que le jour te portera*). On retrouve ces deux thèmes dans *La vie, la vie*, où le désert, l'Afrique et la mère sont exaltés d'un même élan par une écriture sensuelle et onirique précise et mélodieuse, charnelle et poétique à la fois. *La vie, la vie* relate l'histoire d'un jeune appelé français, Pierre-Marie, qui ne peut supporter les abominations de la guerre et choisit de désertir et de partager la vie des maquisards de Grande Kabylie.

Mais ce premier niveau de lecture est très vite dépassé lorsqu'on comprend que cette désertion n'a rien d'idéologique. Si Pierre-Marie trahit les hommes et leurs machines de guerre, c'est par fidélité à la mère, à toutes les mères, à la Mère universelle. Ce qui le pousse à fuir, c'est un élan vital, irrésistible. La forêt kabyle, cette



Alain Vircondelet

épaisse et palpitante forêt dans laquelle il se réfugie, est un immense corps de femme qui le reprend dans son ventre. Et l'histoire de cette désertion est prétexte à caresser encore la peau de la terre algérienne pleine de parfums musqués et subtils, avec ses fruits pulpeux, ses femmes et ses hommes silencieux, mais en contact avec les choses simples et essentielles.

Comme le héros des légendes, Pierre-Marie est confronté à une série d'épreuves pour conquérir sa liberté. Il devra marcher des jours et des nuits dans le désert du Tassili, et cette longue marche dans la clandestinité a une valeur initiatique qui ne lui permet pas seulement de sauver sa vie, mais d'accéder à la découverte des secrets et de devenir un homme. Car devenir un homme, au sens où Vircondelet l'entend, c'est être capable de lire et de capter en soi les messages de la Terre-Mère.

La femme et la mère, en osmose avec le milieu naturel, sont au centre de ce beau roman tragique où trois mères qui portent le même nom - Marilou, la Française, mère de Pierre-Marie ; Meriem, l'Algérienne, mère de Karim, et Marie, la Vierge, la mère absolue - pleurent et pensent les plaies de leur fils d'une manière ou d'une autre sacrifiée... C'est toute l'histoire des femmes qui glisse là, leur véritable légende de sorcières travaillant la nuit, défaisant le travail des hommes.

Ainsi, la guerre avec ses massacres, ses tortures et ses viols qui nous sont pourtant relatés avec une terrible précision est mise à distance par la présence irradiante de ces trois femmes et le rapport très profond, quasi mythologique qu'elles entretiennent avec leur fils.

L'amour éclipse la haine et cette mise à distance est encore accentuée par une écriture très subtile et très travaillée. Toutefois cette écriture, qui rythme les coulées de palmiers, la turbulence du soleil et le souffle des femmes, offre par sa richesse même une certaine résistance au lecteur. Sans doute voudrait-elle trop en dire. Car, au-delà de l'aventure anecdotique d'un déserteur, au-delà du thème de la mère, ce qui cherche à s'exprimer ici à travers ce fleuve de mots fébriles et passionnés, touffus et denses comme la forêt kabyle, c'est un gigantesque débordement, une profusion généreuse d'énergies, une merveilleuse abondance à laquelle on ne peut donner de nom. Ou bien il n'y en a qu'un, et c'est : *La vie, la vie*.

MONIQUE AYOUB

La vie, la vie, d'Alain Vircondelet. Ed. Albin Michel.

COURAGE. En 1958, une jeune romancière libanaise, Leila Baalbaki publiait à Beyrouth, *Je vis*, un roman de facture très moderne et d'un courage fracassant dans le contexte de la société arabe où elle revendiquait hautement sa liberté de femme à disposer de son corps et de son sort. Leila fit scandale d'autant qu'elle était issue de la communauté chiite peu prolifère en femmes émancipées. La traduction de *Je vis* en 1967, en français, avait été ici saluée avec enthousiasme. Leila a une émule, un quart de siècle plus tard, en la personne d'une autre romancière (née en 1945), elle aussi chiite du Sud Liban, Hanan El-Cheikh, dont les éditions Lattès viennent de publier la traduction française de son fort et cynique *Histoire de Zahra*. Mais cette fois-ci, à une violence masculine à peine adoucie depuis *Je vis*, violence privée des femmes, s'ajoutent les horreurs de la guerre civile qui dévaste le Liban et sert de toile de fond au roman. Cette belle interrogation intimiste d'une jeune femme qui ose dire « je » est trop rare dans les lettres arabes pour se priver du plaisir qu'elle procure.

YVES THORAVAL

Histoire de Zahra, par Hanan El-Cheikh, roman traduit de l'arabe. Ed. J.-C. Lattès.

ITINÉRAIRE. *Zeida de nulle part*, c'est l'auteur elle-même, bien que, parfois, se refusant au « je », c'est « elle » qui est employé, comme si l'itinéraire d'une autre se déroulait devant ses yeux : petite fille, esprit déjà ouvert aux choses de la vie, elle quitte Fès pour Bruxelles, avec sa famille, Bruxelles ville grise, humide, qu'elle a du mal à intégrer. La classe où elle est félicitée pour ses rédactions, l'amour pour sa

mère, et la voilà adolescente, affolante période pour toutes les filles, mais encore plus traumatisante pour Zeida de Fès, soumise aux contradictions multiples qui bataillent en elle. Révolte, bien sûr, contre les tabous paternels, aussi décide-t-elle à se mettre, seule, en quête du bonheur, de l'amour aussi, entretenant le fantasme du « cavalier noir ».

Le besoin de se libérer d'une existence tiraillée entre les souvenirs de son pays d'origine et les habitudes qu'elle a dû se créer en Europe, la décide à s'en aller, retrouver le village marocain qui hante ses pensées, avec son ciel pur, la gentillesse de ceux qu'elle ne connaît que par les confidences de sa mère, et devenus sorte de rêves. Donc, elle part, et tout lui semble tel qu'elle l'attendait, la voilà libérée, allégée, jusqu'à ce que des riens, des petites incompréhensions la heurtent. Non, elle n'est pas tout à fait à son aise... Alors, elle réfléchit, tâche d'ordonner les différences qui l'inquiètent, de trouver une voie nouvelle, à créer avec d'autres jeunes, en s'aidant de l'écriture, de la confession, pour expliquer qu'il faut s'accrocher, ne pas désespérer.



Elle rentre « chez moi » se force-t-elle à penser, mais ramène un peu de menthe fraîche et des fleurs d'oranger, afin de ne pas oublier le village, la vie tiède et simple à laquelle il faut renoncer pour ramasser les morceaux écartelés de son âme.

Jusqu'ici nous écrivions sur les immigrés, voici qu'eux prennent la plume, mieux que nous ne pourrions le faire. *Zeida de nulle part* n'est pas seulement Zeida, mais l'une de ces jeunes devant vivre avec nous et qui, il faut le dire, apportent richesses de cœur et d'esprit si on accepte de les reconnaître.

ANNIE LAURAN

Zeida de nulle part, de Leila Houari. Ed. L'Harmattan.

LE PASSÉ

La typographie de la couverture est étonnante : le nom de l'auteur en caractère plus grand que le titre du livre. Indice indubitable d'une déjà célébrité de l'écrivain...

Il est vrai que c'est aux chères éditions *Fleurus*, où Jean Pihan a commis, entre autre, un nombre impressionnant d'albums pour enfants, présentant des « héros pour jeunes » - saints de l'Eglise ou non, très largement imagés précurseurs en quelque sorte de la BD. Faut-il présenter (l'abbé) Jean Pihan ? Vice-président du MRAP jusqu'en 1982, cofondateur, dans les années 60 avec Marc-André Bloch, du CLEPR (Comité de liaison des éducateurs contre les préjugés raciaux). Prêtre, bien connu dans le milieu ecclésiastique, mais ainsi dans les milieux éducatifs et journalistiques, par la participation à de multiples commissions de travail. Mais revenons au titre *Merci pour le passé* : naïveté, autocomplaisance, défi ?!... Un défi, oui, de l'optimisme. Il en est tant qui se penchent sur le passé, sur leur passé, pour l'embellir ou le vitupérer, ce qui revient presque au même : nostalgie ou acrimonie rechangeant rien au présent et n'apportent pas une pierre pour bâtir l'avenir.

Le style est alerte, presque parlé... mais que de noms. Un peu trop peut-être : c'est que Jean Pihan tient à rendre un hommage scrupuleux à tous ceux avec qui il a travaillé, et, à travers ses multiples fonctions, ils sont pléthore. Pour s'y retrouver, il faut être quelque peu du sérail (s'il est permis d'appeler sérail l'Eglise catholique...). Mais l'humour et l'esprit critique - non de critique - ne manquent pas ! Et pour Jean Pihan, pas de vase clos, pas d'église sans symbiose avec le monde, sans dialogue avec tous les hommes de bonne volonté. Une seule haine sans doute : celle de l'étroitesse d'esprit.

Et l'on ne s'étonne pas de voir Jean Pihan sollicité par Albert Lévy pour un Colloque sur les responsabilités des éducateurs dans la lutte contre les préjugés raciaux, et, de fil en aiguille, c'est le CLEPR et le MRAP où l'on peut dire que Jean Pihan fut un des symboles du pluralisme du Mouvement. Faut-il rappeler qu'au temps de l'affaire Peiper il fut une des victimes désignées des nazillons : il reçut en colis un cercueil miniature et, plus grave, la voiture d'un confrère, confondu avec lui, fût incendiée !...

JEAN-BERTRAND BARY

Merci pour le passé, de Jean Pihan. Ed. Fleurus.

Masques

QUI VEUT FAIRE LA FÊTE ?



Il a toujours existé. Mais il y a même des boute-en-train pour le ressusciter là où il avait disparu. Saint-Quentin-en-Yvelines, Paris, Nice : trois villes où le carnaval est toujours roi.

Février c'est le mois du carnaval. Mot magique, jours où tout est permis. Le carnaval règne dans la ville : on occupe les rues, on interpelle les passants. Les fous épient partout et se moquent. Les spectacles de rues traduisent la curiosité, le désir de plaire ; ils présentent le répertoire des thèmes à la mode goûtés par le public de la ville. Le carnaval est double : celui des thèmes courtois, exotiques, références à des traditions anciennes, représentation de moralité, désir de plaire, de susciter l'étonnement et curiosité, tout cela dans le registre du spectacle de bon ton. Son autre face est l'occasion de licences effrénées, de désordres de toutes sortes, support ludique et spectaculaire d'une satire sociale ou politique, reflet d'un véritable conflit de sociétés, ou pour le moins, d'une fronde irrévérencieuse. Peut-être cette dernière face a-t-elle été exagérée : on s'en fait en tout cas l'idée d'une occasion de défoulement, de refus des tabous et des contraintes, sous le couvert du jeu, et grâce au masque de l'anonymat (1). Partout en France, vous pourrez vous

amuser (voir encadré). Mais nous avons choisi de vous parler du carnaval des Ténèbres, qui commence ces jours-ci, pour une apothéose en... juin. Sur une initiative du théâtre de l'Unité Compagnie, dirigée par Jacques Livchine, comédien professionnel, se déroule chaque année, le carnaval des Ténèbres, à Saint-Quentin-en-Yvelines. L'idée d'origine était de réunir les gens de plusieurs villes nouvelles de cette région des Yvelines, à l'occasion d'une grande fête. Aucune tradition n'existait dans ces villes dont les habitants venaient d'horizons et d'origines très différents. Jacques Livchine s'est inspiré de différents carnivals : celui de Trinidad, celui de Cologne, ceux de villes de provinces françaises. Le carnaval des Ténèbres se prépare depuis le mois de décembre de l'année qui précède, et se termine en juin, en collaboration avec des gens des villes de Saint-Quentin, Elancourt, Maurepas et des membres de la troupe de comédiens. Chacun fait son costume. La fête dure vingt-quatre heures. Dès quatre heures, ils défilent dans les rues, habillés de couleurs sombres, formant un ensemble assez lugubre, et vont

réveiller les habitants de la ville endormie en leur offrant des croissants et du chocolat chaud. Tout au long du *Sentier des amuseurs*, se tiennent des groupes de comédiens professionnels qui jouent des saynètes, et font différents jeux. Mais, ce que tous attendent avec le plus d'impatience, c'est le *Concours des bandes*. Tous peuvent y participer. Il s'agit, par groupe de trois ou quatre, d'organiser une petite prestation en rapport avec le thème de l'année. Un prix de un million de francs récompense les vainqueurs. L'an dernier, sur le thème de l'eau, c'est un groupe de jeunes Maghrébins qui l'a remporté en parodiant un combat de karaté entre deux bandes de nomades s'affrontant pour un point d'eau dans le désert.

Cette année, le thème sera les oiseaux. alors, tous au rendez-vous du 1^{er} juin 1986 pour le carnaval des Ténèbres. Vous ne pourrez pas vous plaindre de ne pas être prévenus à temps ! □

REGINE MAUCONDUIT

(1) Pour en savoir plus, lire le livre de Jacques Heers, *Fêtes des fous et carnivals*, édité chez Fayard.

PARIS

La fête, c'est vite dit... Est-ce que les manifestations politiques ou commerciales qui portent ce nom le méritent vraiment ? S'y est-on un jour amusé ? La Fête de la musique ? Oui, au début, quand elle était spontanée et prise en mains par les gens eux-mêmes ; à présent, bureaux ministériels et médias nous concoctent une bien triste soupe...

La pauvre, elle n'avait que quatre ans ! Il reste le carnaval. Il est dans l'air un peu partout, il est réapparu çà et là en Europe, et a explosé là où il somnolait. A Paris, depuis plusieurs années, des lycéens sentant obscurément leur parenté avec les *escholiers* du Moyen Age, en ont repris la tradition. L'an dernier, l'Institut supérieur de gestion a fait défiler ses chars dans le XIV^e arrondissement, dans une ambiance estudiantine qu'on croyait perdue à Paris. L'association Paris-Carnaval, qui prône la renaissance des grands carnivals parisiens du siècle passé, a suscité un bal costumé et a maquillé les passants sur l'esplanade de Beaubourg. Bizarrement, les Antillais qui dans leurs îles sont des maîtres ès carnivals, et organisent des bals toute l'année à Paris, semblent oublier mardi gras en métropole. En revanche, les Beurs, dont le carême n'est pas précédé de liesse collective, l'ont réinventé après leur marche sur Paris.

Une bouffée d'air dans une société où tout est codifié, prévu

Mais pourquoi le carnaval, né de ce côté de l'Atlantique, s'est-il épanoui aux Amériques et évanoui dans nos pays ? Plus besoin de fêter la fin de l'hiver à l'ère du chauffage central ? Plus possible de s'exprimer dans la rue, devenue le domaine de l'automobile ? Plus de privations du carême à anticiper ? Plus de tabous et de contraintes à enfreindre ? Peu importe, il renaît. Peut-être pour être une bouffée d'air dans une société où tout est prévu et codifié. Peut-être pour faciliter la rencontre des autres sous le masque, à une époque où la communication à distance (téléphone, télématique, télévision) prend le pas sur celle de toujours, rapprochée, directe, humaine. Peut-être, enfin, pour être soi-même acteur, et non spectateur anonyme d'une énième manifestation pilotée d'en haut.

P. PICHARD

Paris : les escoliers sont dans la rue

Alors que faire ? Le faire, soi-même, pour qu'il soit une fête et le reste, comme le veut sa tradition : un ordre savamment désorganisé, et non un désordre savamment organisé. Un carnaval de Paris, dans sa tradition, son actualité et sa diversité, et non l'implantation d'une fête à succès, dont nous ne serions que les spectateurs. Vénitiens et autres Brésiliens seront bienvenus au carnaval de Paris. Renseignements à Paris-Carnaval. Tél. : 42.41.55.56.

La France a aussi ses carnivals

Nord

(dont les traditions se maintiennent depuis le XVI^e siècle) : Dunkerque : 17, 18 et 19 février ; associé au débordement des gens de la mer avant le grand départ pour l'Islande. Lille : 16 et 23 février ; les géants Lyderic et Phinaert sont de sortie. Solesmes : lundi et mardi gras ; tout le monde sera aspergé. Cassel : 17 février ; réveil en fanfare à 6 heures du matin, défilé des arlequins, sortie du Four merveilleux... Bailleul : 17 et 19 février ; sortie de Gargantua et des marmittes.

Méditerranée

Nice : du 31 janvier au 20 février ; défilé de chars, bataille de fleurs : le must des carnivals, en toute excentricité. Menton : du 9 au 19 février. Aix-en-Provence : 10 mars.

Languedoc-Roussillon

(les plus fous, fous, fous...) Limoux : du 16 février au 31 mars, tous les week-ends, qu'on se le dise ! Quillan : du 16 février au 31 mars, de même à Pezenas, Lodèves.

Ailleurs

Paris : 17 février. Grignan (Drôme) : du 20 au 23 février. Périgueux (Dordogne) : 19 février. Albi : en mars. Chartres : 13 avril.

NICE

Nice 1986. Les flonflons de la fête du carnaval vont bientôt s'éteindre. Il y a bien longtemps déjà que le carnaval de Nice ressemble à une de ces respectables institutions pour touristes qui s'ennuient. On vient un peu au carnaval comme on irait au musée... Peut-on simplement parler de folie ou de fête ? Le carnaval est mort il y a belle lurette. Certains ont même brûlé le roi avant terme ! Pendant que défilent « joyeusement » chars et grosses têtes et que les rues se parent de guirlandes électriques multicolores, imaginez que vous soyez d'origine maghrébine. Vous travaillez. Vous avez des économies. Vous décidez - pourquoi pas ? - d'acheter un appartement... Un seul lieu vous sied : le Vieux-Nice. Le Vieux-Nice avec ses ruelles tortueuses, ses troquets de moins en moins louches et de plus en plus branchés, mais où subsiste quand même un semblant de vie. Et puis, malgré une tendance à la hausse ces dernières années, le Vieux-Nice, ce n'est pas encore trop cher... Bref, vous trouvez l'appartement de vos rêves.

Imaginons que votre salaire soit suffisant et que la banque ne fasse aucune difficulté pour vous octroyer un crédit. Tout va bien, la vie est belle, pensez-vous, le sourire aux lèvres ! Hélas, vous n'êtes pas au bout de vos peines. Pour habiter dans le Vieux-Nice, il vous reste encore à obtenir l'autorisation de la mairie, laquelle jouit d'un droit de préemption... Que croyez-vous qu'il adviendra ?... Si vous ne vous retrouvez pas dans une de ces magnifiques ZUP, situées à l'extérieur de la ville, c'est que soit vous avez beaucoup de chance, soit vous avez su cultiver avec beaucoup d'intelligence quelques amitiés haut placées... Mais cela est une autre histoire et a bien peu de chance de vous arriver... Le roi est mort. Vive le roi ! □

JOELLE TAVANO



Hollywood revanchard

Il y eu Rambo. On s'est dit, bon, ça va passer. Non, ça continue. Des années après l'arrivée au pouvoir, de Reagan le cinéma américain comble le retard pris sur la pensée (?) du président. *Rambo II*, *Rocky IV*, *Commando*, etc. : Khadafi n'a qu'à bien se tenir.



AFFREUX, SALES et MÉCHANTS

Tout change : du temps du cinéma des années Carter, les blessures physiques ou morales du Viêt-nam laissaient le héros à jamais mutilé et le conduisaient parfois à la folie suicidaire. Dans *le Retour*, de Al Ashby, dans *Cutter's way*, d'Ivan Passer, pour n'en citer que quelques-uns, les héros du règne de Reagan sont des hommes forts, culturisme oblige, et bellicistes. Ils triment avec eux un véritable arsenal car, pour Rambo, pour Chuck Norris, héros de *Portés disparus* et de *Invasion USA*, pour Stanley White, le policier de *l'Année du dragon*, pour Rocky Balboa dans sa quatrième aventure, la guerre continue.

Rambo, qui part pour une mission, a priori pacifique, déclare : « Cette fois, on y va pour gagner. » Comme Rambo, Stanley White est un déçu du Viêt-nam. De l'avis même de son metteur en scène, *l'Année du dragon* est « un film de guerre en temps de paix ». John Matrix (Arnold Schwarzenegger) dans sa dernière aventure, nous est présenté comme un « as des commandos américains », « expert en arts martiaux »,

aussi à l'aise dans une ville américaine que dans la jungle amazonienne. Pour l'acteur Chuck Norris, interpréter des rôles de pur et dur est un contrat moral avec son public : « Mes supporters veulent me voir fort et bon à 100 % » (1), affirme-t-il. Rien d'étonnant à ce que le vocabulaire sportif revienne souvent à propos de ces films. La performance physique est donnée comme le triomphe moral, voire religieux, ultime. « Avec la venue de Reagan, explique Yves Eudes (2), c'en est fini des idéaux d'une intelligentsia coupée des masses. C'en est fini de la complexité du monde contemporain, désormais il n'y a qu'un seul et unique ennemi. La simplicité est érigée en système. »

Le héros nouveau est, en soi, une machine de combat. John Rambo ne retourne pas dans l'enfer, soutient un de ses supérieurs, « Il est l'enfer lui-même. » Avant de passer à l'attaque, il remonte, fait vibrer biceps et deltoïdes, en gros plans qui sont d'habitude réservés, au cinéma, à la mise en train des avions, hélices et autres mécaniques. Le culte de la force physique s'accom-

pagne du mépris pour ceux qui pensent ou organisent des dispositifs techniques sophistiqués. A la fin de sa « mission », John Rambo détruit à la mitrailleuse les ordinateurs de la base. Stanley White a fait l'achat d'un livre, *Things Chinese*, mais pour mieux comprendre ses ennemis asiatiques, il ne fait confiance qu'à ses armes.

L'obsession de la sécurité nationale

Simplification extrême, culte et culture de la force physique impliquent la solitude et l'obstination forcée de nos héros. Le refus des ordres reçus pour John Rambo et pour Stanley White. « En vertu de la doctrine Rambo, écrit Sylvia E. Crane (3), être fort requiert un renforcement du potentiel militaire, se traduit par l'obsession de la sécurité nationale. » Rambo se fait justicier solitaire, un arsenal à lui tout seul. Une énorme lame crantée et dentée est l'épée de ce chevalier de 1985, son arc catapulte de véritables rockets. Il ne se pose jamais le problème de sa propre responsabilité, ni de respecter un ordre

donné par ses supérieurs, il est la justice et le bras qui l'exerce. Il n'affronte pas l'ennemi, il le détruit, le pulvérise. C'est un esprit de croisade qui anime pareillement Stanley White, missionnaire blanc (White) au pays de la pègre asiatique. Il refuse de tourner la page, comme le lui conseillent ses chefs ; il s'affirme comme champion de la civilisation chrétienne contre la barbarie, confondant Chinatown et les champs de bataille de l'Asie. Dans une paraphrase raciste du slogan de la guerre froide : « The only good commie is the one that's dead » (« il n'est de bon communiste que mort »). S. White déclare seul « bon Chinois » le garçon de restaurant qui le sert à table. Au générique de *Rambo II*, des images d'hélicoptères sur fond de soleil couchant et de bouddha : nous y sommes, voici le Viêt-nam de *Apocalypse now*. On nous donne cette référence pour dire : le film et Rambo vont faire mieux. Dans *Apocalypse now*, il s'agissait de récupérer un officier américain devenu fou. « Un film trop négatif » pour Chuck Norris (1). Le message de son dernier film est explicite : « Les démocraties

sont des cibles parfaites pour le terrorisme, car leurs hommes sont mous et ignorants de leur propre liberté. » (Sept à Paris.)

Combats d'apocalypse

A la mollesse des démocraties s'oppose la virilité en action de nos héros. « Plus que jamais, les affrontements internationaux apparaissent comme un gigantesque combat entre le Bien et le Mal, c'est-à-dire en fait un combat d'idées de valeurs et de modes de vie (2). » Le monde entier est le terrain où s'affrontent ces valeurs, d'où l'aisance avec laquelle, sur les écrans comme à travers la planète, les Américains interviennent, prompts comme l'éclair, pour détruire un ennemi multiforme. C'est un problème privé qui motive l'expédition de John Matrix dans *Commando*, mais il débarque dans le pays avec autant de naturel que Rambo atterrissant au Viêt-nam en temps de paix. Matrix est le frère de Kalidor, de Conan et autres avatars de Schwarzenegger dans *Commando*. Tel Saint Michel affrontant le dragon, il vient à bout, sur

fond de flammes (nous sommes dans une chaufferie) d'un affreux mercenaire à l'accent prolétarien.

Le recours aux thèmes de l'Apocalypse n'est pas l'effet d'une stylisation fortuite. Il ne faudrait pas croire non plus que MM. Stallone et Schwarzenegger soient équipés par de talentueux costumiers et accessoiristes. Non, c'est précisé à la fin du film, les gilets, les armes, sont les vrais de vrais, utilisés par l'armée américaine !

Les combats d'apocalypse des écrans sont l'écho d'une doctrine maintes fois réitérée par le président Reagan et ses collaborateurs. Le président est convaincu que sa carrière obéit à un dessein divin et que les Etats-Unis, sous sa conduite, doivent contribuer à hâter l'avènement de la bataille d'Armageddon, combat final entre le Bien et le Mal, décrit dans *le Livre de l'Apocalypse* dans la Bible. De nombreux démocrates ont dénoncé cet aveuglement prophétique, d'autant qu'il s'accompagne d'une politique de surarmement et d'un renforcement des phobies sécuritaires dans le pays.

« L'idéologie de l'Apocalypse assimile les ennemis de Dieu et celle de notre patrie (4). »

Sylvester Stallone et sa dernière livraison de Rambo font l'admiration du président et la joie du box-office. Avec *Rocky IV*, il souffle sur les braises de l'Apocalypse. Voyez plutôt : Rocky, homme de muscles, « qui s'est forgé tout seul », affronte dans un combat décisif le champion soviétique Ivan Drago, « pur produit des idéologies et des technocrates ». La vie et la légende se confondent. Stallone, qui tout petit se faisait appeler Michael, et ses personnalités. Né dans un quartier baptisé *Hell's kitchen* (la cuisine de l'enfer), il doit affronter à l'écran de multiples dragons. Crucifié, il se libère de ses ennemis, sur l'écran, bien sûr, et le rédempteur proclame : « Je veux que notre pays nous aime autant que nous l'aimons. »

Sylvester Stallone, qui avait déjà *Rocky IV* au feu pendant le tournage de *Rambo II*, avoue : « A certains moments, je ne savais plus si je devais saisir ma mitrailleuse ou enfiler mes gants de boxe. » Pour un certain cinéma américain qui fait recette, ici aussi, le monde est un écran.

CHRISTIANE DANCIE

(1) *Télérama* du 8 janvier 1986.
(2) Yves Eudes : *la Conquête des esprits*, Maspéro/la Découverte, et *Revue française d'études américaines*, n° 24, du 25 mai 1985.
(3) *Le Monde diplomatique*, décembre 1985.
(4) *ibid.*

La Goutte d'or

« UN LIVRE TYPIQUEMENT FRANÇAIS »

Le dernier roman de Michel Tournier est centré sur l'immigration. Une « divine surprise ».

La Goutte d'or, dernier roman de Michel Tournier vient de paraître (1). Fruit d'une longue gestation, d'une documentation fouillée et même de « repérages » (à l'origine, il y avait un scénario de film (2)) : un roman-fable. L'itinéraire d'un jeune Berbère en quête de « son image » - sa photo - prise par une touriste. Il quitte son oasis natale pour devenir travailleur immigré à Paris. Tournier souhaitait déjà dédier son premier livre (3) « à la masse énorme et silencieuse des travailleurs immigrés en France »... Désir aujourd'hui surpassé et accompli.

Michel Tournier : La Goutte d'or est un roman né de ma fascination du Maghreb. C'est, en un sens, un roman... islamique. Son sujet profond - lié à l'itinéraire de mon personnage - c'est le problème de l'image et du signe ; des signes abstraits (calligraphiques) exaltés par l'Islam face à « la mer d'images » (photo, télé, etc.) qui submerge notre Occident...

Différences : Avec un souci d'auteur-artisan, vous avez tenu à légitimer de près votre « fiction » ; à évaluer aussi le poids des gestes vécus par votre « héros » d'origine maghrébine.

M.T. : Oui, je me suis beaucoup documenté sur la société du nord-ouest du Sahara et ses bergers d'oasis, du musée de l'Homme au voyage sur le terrain. Et, pour la partie « France » du livre, j'ai épluché la presse de l'immigration (4), visité des foyers d'accueil, fait un petit tour dans les peep-shows de la rue St-Denis et même appris à manier un marteau piqueur... Pour un écrivain, la moindre des choses est d'aller sur les traces et les sensations de ses personnages.

Dans le temps, l'aventure migratoire de mon jeune berger saharien, Idriss, se déroule pendant une période allant de la mort de Nasser (1970) à celle d'Oum



Michel Tournier : « Je ne crains pas les anachronismes : toute documentation est subordonnée au travail de l'écrivain. »

Kalsoum (1975). Mais je n'ai pas craint certains « anachronismes », car, pour moi, dans un roman, toute documentation - aussi exacte soit-elle - est toujours subordonnée au travail de l'écriture, au travail littéraire.

Différences : Comment percevez-vous l'accueil public de votre livre ?

M.T. : Disons que l'accueil de la presse, je m'en moque un petit peu. Mais pas de celui des lecteurs. Personnellement, je crois que ce livre, que j'ai mis trois ans à écrire - mais qui me tenait à cœur depuis huit - trouvera son public, car il est extrêmement vivant et le plus facile à lire des romans que j'ai publiés jusqu'ici.

Mais, je pense aussi que c'est un livre typiquement français ; sans doute moins évident à saisir pour d'autres lecteurs européens. Bien sûr, il y a des travailleurs immigrés, des conditions de vie, et une situation sociale qui s'y rattachent dans bien d'autres pays. En Allemagne, celle des Turcs ; aux Etats-Unis, celle des Portoricains ; en Suède, les Pakistanais, etc...

Mais, en France, avec l'Algérie, il y a un socle historique incomparable. Qui remonte à cent trente ans de colonisation, de confrontations et de relations spécifiques, doublées d'une véritable mythologie et d'une considérable imagerie. Des premières conquêtes au Père Charles de Foucauld. En passant par la Légion étrangère, la Bandera (le film de Duvivier/Jean Gabin), et de l'Algérie des djebels à celle d'aujourd'hui...

En écrivant, j'essaie d'exprimer dans une forme la plus rassurante possible des choses qui ne le sont pas du tout. Si je ne passais pas par cette forme classique, je crois que je ne serais ni édité ni lu. Et, bien que je fasse partie depuis 1972 de l'Académie Goncourt, je n'ai pas à craindre d'être récupéré -

pour reprendre l'expression de 68 - car je me sais depuis longtemps... irrécupérable.

Différences : La Goutte d'or paraît cependant en pleine approche de période électorale. Une manière d'être sur la sellette avec ce roman parlant de la vie d'un adolescent maghrébin immigré en France ?

M.T. : Un écrivain n'est pas un être de pouvoir mais d'influence. Ce n'est pas un livre revendicatif ; il ne contient d'ailleurs pas de porte-parole politique. Mon personnage est simplement reçu à Paris par un cousin plus âgé et qui lui donne surtout des leçons d'immigration, en lui faisant part de son expérience vécue. Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait plus de racisme aujourd'hui en France... Malgré tout ce qu'on tend à nous faire accroire ou entendre.

Ce qui, en fait, débouche sur des arguties politico-électorales répercutées par les médias. Souvenons-nous de la guerre d'Algérie et de ces événements autrement graves et douloureux que nous avons vécus.

Qu'avec la crise actuelle, des problèmes demeurent, c'est certain. La génération des Beurs, comme on dit, souffre encore, car il n'est pas facile d'avoir un tiers de pied dans un pays d'origine et les trois quarts du même pieds en France... Ils sont donc beaucoup plus Français qu'autre chose, il n'y a pas de doute là-dessus. Même s'ils ont des parents qui, eux, ne le sont pas.

Mais cette situation est souvent pire pour les filles, car beaucoup d'entre elles se trouvent encore brimées par les tutelles ancestrales. De toute façon, les Beurs d'aujourd'hui cesseront bientôt de l'être. L'assimilation se fera et elle sera pour tous une richesse supplémentaire.

Propos recueillis par J.-J. PIKON

(1) Editions Gallimard.

(2) Pour Antenne 2 ; avec Marcel Bluwal à la réalisation (un projet actuellement « gelé »).

(3) Vendredi ou les Limbes du Pacifique (et un souhail émis dans Le Vent Paraclét, essai autobiographique de Tournier).

(4) Notamment le journal Sans-Frontières.

Différences

FAITES
LE CONCOURS...

EN MUSIQUE

EN IMAGE

1985 comme chacun l'aura oublié, était l'année internationale de la jeunesse. La municipalité a réfléchi : qu'est-ce qui intéresse la jeunesse ? La musique !

Donc, les jeunes Manceaux feront de la musique. Dix groupes d'horizons différents ont été constitués, de l'internat du Lycée-Sud au stage de formation et démocratie, en passant par le CES du Vieux-Colombier, les Mutuelles du Mans, au groupe d'animation des Ronceray-Glonnières, en tout, quelque quatre-vingts jeunes gens et jeunes filles. Ils ont tous planché sur des textes, choisi leur type de musique, que Christian Ferrari, chanteur-compositeur, leur a écrit sur mesure. Ça donne un 33 tours, gravé à six mille exemplaires par Digue-Nord productions. Spectacles dans la ville, arrosage de toutes les bibliothèques, centres culturels, disquaires de la Sarthe, articles dans la presse locale, TF1, AFP. Le début de la gloire pour un vrai disque, qui le mérite bien.

A tout seigneur tout honneur, la première chanson, par des jeunes du quartier de Ronceray-Glonnières s'appelle Différences. Rien à voir avec nous, rien à voir non plus avec Michel Berger qui nous a fait l'honneur, involontaire, en choisissant ce titre pour son nouvel album, de voir notre nom écrit en deux mètres sur trois sur tous les murs de France. Mais, elle a, en revanche, quelque chose à voir avec le racisme. A preuve, le dernier couplet : « J'ai appris à ne jamais oublier mes papiers, à rester sans rien dire dans un commissariat, à sourire calmement à des propos bornés, à se faire insulter en gardant son sang-froid. Lutter avec sa tête pour défendre ses droits, j'ai peur que mes jeunes frères soient moins calmes que moi. »

Il est bien, ce disque, il mériterait largement de sortir de la Sarthe. Les jeunes Manceaux s'y emploient, et j'ai vu débarquer l'une d'entre eux dans mon bureau pour m'en parler et me le faire écouter. Dix belles chansons, sur tous les thèmes qui préoccupent la jeunesse, une variété qui mérite son nom. Une petite demi-heure de bonheur. Allez, ne reculez devant rien : elles sont dans la course, les vingt-quatre minutes du Mans.

JEAN-MICHEL OLLE

Jeunes gens, une production Digue-Nord. Renseignement au service jeunesse de la mairie du Mans. Tél. : (43) 84.97.97.

GUERRE, TWIST ET MACARONI. Omar Gatlato, de Merzak Allouache, ressort ce mois-ci et un film de M. Zemmouri, Les folles années du twist, réalisé voici deux ans est enfin distribué. Ces deux films donnent l'occasion au public français de reprendre contact avec le cinéma algérien et avec leur propre histoire.

L'observation amusée de leurs semblables, un certain goût pour la chronique en pleine sympathie et solidarité avec leurs personnages, à l'opposé d'un cinéma édifiant, se retrouvent chez Allouache et Zemmouri, deux cinéastes de la même génération.

« En 1976, dit aujourd'hui M. Allouache, j'avais envie de touché à tout ; aborder tous les sujets : le logement, l'inceste, le boulot, les femmes, une certaine forme d'homosexualité de groupe... »

Les années du twist, c'est la période 1960 à 1962, une façon un peu irrespectueuse d'évoquer la fin de la guerre d'Algérie, vue du côté de ceux qui avaient vingt ans à l'époque qui, pour tout un tas de raisons de l'histoire des individus et de celle des peuples, étaient peut-être les plus belles de leur vie.

L'insouciance de la jeunesse étant plus glorieuse que certaines manœuvres des adultes raliés à la dernière minute à la cause nationaliste. Les folles années du twist jettent un regard plein d'humour et de sérieux sur une guerre que le cinéma français ignore encore trop.

Revoilà Ettore Scola, avec Macaroni. Ce titre avec une fierté provocatrice répond à tous ceux qui, méprisant les Italiens désignent sous ce vocable les différents plats de pâtes et leurs amateurs. Bâti sur la confrontation de deux acteurs (J. Lemmon et M. Mastroianni), de deux mondes dont les mythes s'inversent (le héros américain doit ses exploits à l'imagination du latin), le film se laisse voir avec plaisir, mais n'évite pas quelques longueurs et quelques clichés. Le dialogue Nord-Sud, comme la comédie, sont des plats qui se mangent chauds.

CHRISTIANE DANCIE



Maurras en académicien

La République et l'antiracisme (III)

EN PASSANT PAR LA TROISIÈME

Avec ou sans sabots, racisme et antiracisme prennent leur forme moderne avec la troisième république. Le dernier volet de notre enquête

petit, du riche au pauvre, du vieillard à l'enfant, du savant à l'ignorant ». De ce « grand et consolant spectacle », le journal catholique croit qu'il sortira « un des rayons de la lumière destinée à rendre la paix à la France ».

Pourtant, les commentaires qui accompagnent les dons des souscripteurs n'ont qu'un lointain rapport avec la douceur évangélique. Un « petit curé poitevin », qui offre un franc, « chanterait avec joie le requiem du dernier des youpins ». L'abbé Cros, lieutenant de réserve, envoie cinq francs « pour une descente de lit en peau de youpins, afin de les piétiner matin et soir ». Un médecin militaire, amis des animaux, propose de pratiquer « la vivisection sur les juifs plutôt que sur d'inoffensifs lapins ». Carrément visionnaire, un habitant de Baccarat souhaite voir « tous les youpins, youpines et youpinets de la localité dans les immenses fours de la cristallerie ».

Etrange déchainement d'hystérie raciste ! Le défunt, dont on défend ainsi la veuve, est le lieutenant-colonel Henry, un des responsables du bureau de renseignement de l'état-major. Il s'est suicidé le 31 août 1898 en tranchant la gorge d'un coup de rasoir. La veille, il avait

Du 14 décembre 1898 au 15 janvier 1899, le quotidien *le Libre Parole* publie dix-huit listes de souscription en faveur d'une jeune veuve et d'un petit orphelin. Rarement œuvre charitable n'a obtenu un tel succès. Vingt-cinq mille dons en un mois. 131 110,15 F au total, à une époque où bien des ouvriers gagnent deux ou trois francs seulement par jour. Le journal *le Croix* salue « cette manifestation de respect et de sympathie allant du grand au

dû reconnaître devant le ministre de la Guerre en personne qu'il était l'auteur d'un faux, principale pièce à conviction dans l'affaire Dreyfus. Ainsi, la preuve est faite que l'officier juif, condamné voilà quatre ans à la déportation perpétuelle par le conseil de guerre est victime d'une machination. Dans cette machination, Henry a joué un rôle actif et déshonorant. Sa veuve et son enfant ont, certes, droit à la compassion. Mais ce qu'ils réunissent autour de leur tragédie, ce n'est pas la charité, c'est la haine. Pourquoi ?

Un curé du diocèse de Bayeux, souscripteur à un franc, accompagne son aumône de cette imprécation : « A bas les républicains de tout acabit : youpins, huguenots, franc-maçons et tous les enjuivés comme eux ! » Il trace assez bien la ligne qui sépare les « deux France » à l'aube du XX^e siècle. L'affaire Dreyfus, extraordinaire épopée juridique, la plus étonnante de notre histoire, a cessé d'être l'affaire d'Alfred Dreyfus. Léon Blum se souvient : « On ne se battait plus pour ou contre Dreyfus... On se battait pour ou contre la République, pour ou contre le militarisme, pour ou contre la laïcité. »

Le suicide d'Henry a transformé les enjeux. La preuve est faite que ceux qui demandaient la révision du procès Dreyfus ont juridiquement raison. Ce que *le Libre Parole* et ses cohortes pétitionnaires leur reprochent, ce n'est plus tant leur position sur le cas Dreyfus que le regard républicain sur les relations entre l'Etat et l'armée, entre l'Etat et l'Eglise, entre l'Etat et la société. Le théoricien monarchiste Charles Maurras le dit clairement, lui qui a qualifié le « faux Henry » de « patriotique » : il refuse d'« entrer dans le vieux débat innocent ou coupable » ; en revanche, que l'officier juif soit ou non un traître, il faut « fusiller une douzaine de ses principaux défenseurs pour le triple tort qu'ils faisaient à la France, à la Paix, à la Raison ». La raison d'Etat, bien entendu...

Dans toute l'« affaire », l'antisémitisme joue un rôle pivot. C'est autour de lui que vont se distribuer les deux camps : celui de la République et de l'Egalité, parce que ce sont justement la République et l'Egalité qui ont permis qu'un juif pénétrât dans le saint des saints de l'état-major ; celui de la droite nationaliste et catholique, parce qu'elle ne croit

ni n'accepte qu'un juif puisse être un bon Français, que pour cela seulement Dreyfus est déjà coupable, parce que, comme le dit l'écrivain nationaliste Maurice Barrès, les dreyfusards « ont ramassé ce petit juif comme une arme, comme un couteau dans la poussière », un couteau contre l'armée, un couteau contre la foi, un couteau contre la France. Une fois encore, un grand combat fondateur de la République tourne autour de l'antiracisme.

C'est à cette époque que se constitue le nationalisme de droite par référence aux valeurs de l'Ancien Régime. Mgr Delassus, directeur de la *Semaine religieuse*, met en cause l'intégration des juifs opérée par la Révolution : « Si l'on avait écouté l'Eglise, jamais les juifs n'eussent été admis à faire partie de la nationalité française. » Barrès affirme également très fort la clôture génétique et culturelle de la nation française : « Une nation, c'est la possession en commun d'un antique cimetière et la volonté de faire valoir cet héritage indivis. »

Face aux nostalgies contre-révolutionnaires de la droite, on a la surprise de voir des Républicains, par ailleurs d'un immobilisme social en béton, se référer constamment aux idéaux de 89 et même de 93. La République « opportuniste » (c'est l'appellation officielle qui n'a, à l'époque, rien de péjoratif) fait du 14 juillet la fête nationale et les accents brûlants de la Marseillaise redeviennent l'hymne du pays. La troisième République, née de la défaite de 1870, est hyper-patriotique, cocardière même, mais dans une ligne qui reste celle de la nation nouvelle inaugurée avec la chute de la monarchie. Fustel de Coulanges écrit à propos de l'Alsace : « Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérance... La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Alsace soit allemande par la race et par le langage. Mais par la nationalité et le sentiment de la patrie, elle est française. Et savez-vous ce qui l'a rendue française ? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre Révolution de 1789. »

Le grand rabbin du Haut-Rhin qui, en 1872, s'apprête à quitter son département occupé explique dans la même veine son amour de la patrie blessée : « Je l'aimais (la France) surtout parce qu'elle était grande par le cœur, parce qu'elle était bonne et généreuse, parce qu'elle prenait en main la cause des faibles et des opprimés, parce qu'elle était l'initiatrice du progrès, l'apôtre de la civilisation, parce que sur son sol germaient les nobles idées de tolérance et de fraternité pour se répandre de là sur l'univers entier, parce que dans les plis de son glorieux drapeau, elle a apporté les bienfaits de la liberté et de l'égalité aux peuples mêmes qui, depuis, se sont rués sur elle et l'on abattue sanglante à leurs pieds. » Au rabougrissement racial des nationalistes, les Républicains opposent une fois de plus une citoyenneté ouverte sur un projet.

L'affaire Dreyfus, malgré la pusillanimité du pouvoir civil face à l'armée et les atermoiements judiciaires, se termine par la victoire des principes républicains et la déconfiture de la raison d'Etat à la sauce antisémite. Plus directement

politique, le combat pour la laïcité voit en gros s'affronter les mêmes forces. Là encore, l'antiracisme est présent sous la forme de la tolérance, vertu des Lumières adoptée par la République.

On a du mal, aujourd'hui, à se représenter la fureur du débat qui opposa les partisans et les adversaires de l'école obligatoire, gratuite et laïque, puis de la laïcité de l'Etat. Depuis le concile de Vatican II, l'Eglise catholique a officiellement admis la liberté de conscience et s'est spectaculairement convertie à l'antiracisme. La situation est fort différente à la fin du XIX^e siècle. Le quotidien *le Croix* se proclame lui-même « le journal le plus antijuif de France ». Les papes qui ont, jusqu'au bout, maintenu les discriminations contre les juifs dans leurs Etats dénoncent les droits de l'homme au nom du droit divin. En 1832, le



« Si vous continuez, je vous mets tous à la porte » ! gravure d'époque

pape Grégoire XVI a solennellement condamné la liberté de conscience, cette « maxime absurde et erronée », ce « délire », cette erreur « la plus pernicieuse de toutes », objurgations reprises par Pie IX, puis encore, au début du XX^e siècle, par saint Pie X.

Or, c'est au nom de la liberté de conscience et des droits de l'homme que la troisième République impose l'école laïque. L'Eglise et la droite se battent pied à pied contre la gratuité qui enlève son prix à l'éducation, contre l'obligation, mesure totalitaire, contre la laïcité qui piétine les droits de Dieu, contre les lycées de jeunes filles, écoles contre-nature qui débouchent sur l'immoralité. Peine perdue : les Républicains aug-

mentent leurs scores à chaque élection. Les enfants de France apprennent désormais à l'école : « La Révolution a mis dans les âmes françaises l'amour de la justice, de l'égalité, de la liberté. Nos pères ont cru que la France allait délivrer tous les peuples des maux dont ils souffraient. Ils étaient fiers d'être un grand peuple qui doit montrer le chemin aux autres peuples. »

Puissante réthorique qui ouvre incontestablement les « âmes françaises » à l'intégrationisme républicain, même si l'on en voit mieux aujourd'hui les limites. Lorsque commence la guerre 1914-1918, la République est suffisamment affermie pour imposer l'union sacrée. Tous ceux dont elle a fait des citoyens à part entière rivalisent d'héroïsme. Les très nombreux juifs étrangers qui se sont fixés en France, pour fuir les persécutions dont ils étaient victimes ailleurs, s'enrôlent massivement dans l'armée. Ils se naturalisent ainsi par le feu. Bien sûr, la haine de l'Allemand et l'exaltation des va-t-en-guerre ne sont pas précisément un ciment antiraciste. Mais l'image restera très profondément ancrée dans la conscience collective. Même les tirailleurs coloniaux, souvent recrutés de force, sont englobés dans les cantiques à la gloire de la fraternité des tranchées.

L'idéal républicain, malgré les injustices qu'il a parfois couvert, ouvre les portes de la maison. Henri Krasucki, le cardinal Lustiger, Jean Tigana, Yves Montand, Alain

LES BONS NÈGRES SE REBIFFENT...



L'EXPOSITION COLONIALE DE 1931

Dernière manifestation du colonialisme triomphant, l'exposition de 1931 à même suscité une contre-expo des anticolonialistes. Un épisode peu connu de l'histoire de l'hexagone.

du ventre, de ces étalages de bazar, qui ont discrédité bien d'autres manifestations coloniales. » (2)

Est-ce à dire que tout va pour le mieux dans le meilleur des empires ? Non. Le consensus n'est pas total, car le mouvement révolutionnaire et quelques intellectuels parisiens viennent jouer les trouble-fête au sein du concert impérial. Le parti communiste français, tout d'abord, tire à 100 000 exemplaires une brochure camouflée en publication officielle : « *Le véritable guide de l'Exposition coloniale* ». On y dénonce les crimes de la colonisation, on y voit le gouverneur général de l'Indochine tenant dans ses mains un plateau rempli de tête sanglantes (3), on y fait le décompte ironique des « 100 ans de bienfaits en Afrique du Nord », des « 35 années de bienfaits à Madagascar », on dénonce la construction du chemin de fer Congo-Océan (25 000 morts selon le journaliste Albert Londres !), l'exploitation des grands sucriers à la Guadeloupe, etc. Les militants africains et indochinois parviennent quelque temps à tromper la vigilance policière et distribuent, dans l'enceinte même de l'Exposition, grâce à la complicité de quelques « indigènes délégués », la brochure vengeresse. Car un sourd mécontentement parcourt les rangs de ces artistes, danseurs, artisans, pourtant triés sur le volet par les gouverneurs avant d'être envoyés à Vincennes. Les organisateurs de l'Exposition doivent ainsi renoncer à promener les visiteurs en pousse-pousse à la suite d'une plainte de la Ligue des droits de l'homme, mais aussi en raison de l'hostilité des Indochinois qui menacent de « rosser » les cents Chinois de Hong Kong recrutés à cet effet.

On noté au passage que les bonnes intentions affichées par André Demaison ont leurs limites : on ne veut plus de « bamboulas » mais on envisage encore de véhiculer les parisiens en pousse-pousse... Mais il y a pire, au Jardin d'acclimatation, on organise des manifestations parallèles à l'Exposition : des « négresses à plateaux » sont exhibées à côté de l'ours Martin, des Canaques sont présentés au public comme « cannibales » ! Les metteur en scène Roger Blin s'en indignent dans le journal *la Dépêche africaine*, mais la grande presse ne trouve rien à redire à ces spectacles délicieusement pittoresques.

Les délégués et tirailleurs « indigènes » de l'Exposition ne restent pas insensibles à cet indigne « bric à brac de fête foraine », comme l'appelle Roger Blin, présenté au public « métropolitain » ; pendant toute la durée de l'Exposition, une multitude de petits incidents témoigne des blessures infligées à leur amour propre.

Les Indochinois refusent de traîner le gigantesque dragon que l'on promène partout dans l'enceinte de l'Exposition et

Le 6 mai 1931, l'Exposition coloniale internationale ouvre ses portes au bois de Vincennes. Jusqu'au 16 novembre, 34 millions de badauds vont célébrer, selon l'expression de Raoul Girardet, « l'apothéose de la plus grande France » (1).

Dans le guide officiel de l'Exposition, André Demaison semble indiquer que la France impériale est désormais désireuse d'en finir avec les exhibitions dégradantes d'antan : « *Mais vous ne trouverez pas ici une exploitation des bas instincts d'un public vulgaire (...). Point de ces bamboulas, de ces danses*

les organisateurs doivent recruter des Africains pour ce travail. L'état d'esprit des tirailleurs malgaches est tel que l'entrée de l'Exposition leur est interdite. Les services de police spécialisés dans la surveillance des colonisés en France envoient en permanence cinq de leurs fonctionnaires à l'Exposition afin de repérer les « anti-Français ». Las ! le 4 juillet, un ouvrier français provoque une panne d'électricité durant laquelle des militants révolutionnaires africains et antillais jettent des milliers de tracts dans les allées de l'Exposition !

La police redoute particulièrement les contacts entre les « sages délégués indigènes » et leurs compatriotes résidant à Paris. En juillet il n'est plus question de laisser sortir les délégués et les rares privilégiés autorisés à passer la nuit en ville doivent donner le nom et l'adresse de leurs hôtes.

Mais la vigilance policière finit par porter ses fruits, tous les projets de propagande anticoloniale sont déjoués les uns après les autres, ceux par exemple des Algériens, qui projetaient de manifester devant le pavillon des missions chrétiennes, puis de lancer des ballons portant des drapeaux rouges et des banderoles au-dessus de l'Exposition (4).

Ce sont ces difficultés qui poussent les dirigeants de l'Internationale communiste à accélérer un projet de contre-exposition avancé dès le début de l'année 1931. L'exposition anticoloniale organisée par le PCF ouvre donc ses portes le 19 septembre 1931 à la Maison des syndicats, avenue Mathurin-Moreau, dans le XIX^e arrondissement de Paris. On présente des stands sur la répression aux colonies, le statut de la main-d'œuvre indigène, les expropriations de terres, le travail forcé, les effectifs militaires, les palais des gouverneurs, l'habitat rural, etc. Mais la partie est inégale. Les communistes indochinois, africains et arabes n'ont pas eu le temps de réunir une documentation de qualité et le ministre des Colonies ne juge même pas nécessaire de saisir le « matériel séditieux » exposé avenue Mathurin-Moreau. Au total la contre-exposition n'enregistre, jusqu'au 2 décembre 1931, que 4 000 entrées, le bilan est maigre face aux millions de Français éblouis par les fastes de l'empire étalés à Vincennes...

1931, c'est « minuit dans le siècle » pour les colonisés qui luttent pour l'indépendance, ou à tout le moins pour l'égalité de la reconnaissance de leurs cultures. 1931, c'est aussi la dernière manifestation d'éclat d'une France vaniteuse et sûre du bien-fondé de sa mission civilisatrice. Espérons que l'histoire retiendra au moins que les « sujets de l'empire » n'étaient pas tous des victimes consentantes face au rouleau compresseur européen et que les Français n'étaient pas tous pénétrés de la supériorité de leur culture. Face au quasi-consensus impérial, la voix isolée des surréalistes s'élève en cette année 1931, et sauve l'honneur d'un pays bouffi de bonne conscience : « *C'est pour implanter ce concept-esroquerie (la « Grande France ») que l'on a bâti les pavillons de l'Exposition de Vincennes. Il s'agit de donner aux citoyens de la métropole la conscience de propriétaire qu'il leur faudra pour entendre sans broncher l'écho des fusillades lointaines.* » (5)

PHILIPPE DEWITTE

(1) Cf. Raoul Girardet. *L'idée coloniale en France. 1871-1962, la Table ronde, 1972.*

(2) « Adresse au visiteur » de André Demaison dans le Guide officiel de l'Exposition coloniale.

(3) Allusions aux mutineries de Yen-Bay (Viêt-nam), réprimées dans le sang en 1930.

(4) Tous les renseignements sont issus des Archives nationales, section outre-mer.

(5) Tract intitulé « *Ne visitez pas l'Exposition coloniale* » et signé par Louis Aragon, André Breton, Paul Eluard, etc.

FEVRIER

2, 6, 19 et 23, la Compagnie du coq à l'âne présente au théâtre Du-nois, à Paris, spécialisé dans les spectacles pour enfants, **Chemin faisant**, un spectacle musical. Renseignements au 45.84.72.00

3 jusqu'au 3 mars, un spectacle de cabaret contemporain, sur le thème **Paris-Berlin-Paris**, à la Péniche-Opéra, amarrée quai de Jemmapes à Paris. Renseignements au 46.70.11.61.

3 au 8, **Festival national du court métrage de Clermont-Ferrand**. Au programme, des films français et étrangers et une session spéciale « enfants ». Renseignements au 48.28.35.68.

3 concert inaugural de l'**Orchestre national de jazz**, une création récente qui, pour la première fois, donne suffisamment de moyens à une formation de jazz pour sillonner la France. Concert au Théâtre des Champs-Élysées, 47.20.30.88. Tél. de l'association régissant l'orchestre : 45.85.89.90.

5 au 18, **Caméras plurielles**, premier festival de court métrage des jeunes issus de l'immigration. 40 films courts métrages, 5 films étrangers en première vision nationale, 100 vidéos, des espaces réflexion. Un jury national distribuera 100 000 F de prix. Organisé par Images et spectacles du monde, et l'association La condition des soies. Tous renseignements de Faouzi Sakref, au 78.84.11.04.

4, 5 et 8, retour de **Reinette l'Oranaise** sur la scène du Théâtre de la Bastille. Toute la tradition arabo-andalouse. Renseignements au 43.57.42.14.

7 au Centre de développement culturel d'Alençon, **Anna Prucnal** en concert exceptionnel. Renseignements au 33.29.16.96. A noter aussi une exposition de **Nacer Khemir**, artiste-conteur.

7 à 20 h 30, salle de la cité à Rennes, soirée d'information, **La vérité sur l'immigration**,

avec George Pau-Langevin, présidente du MRAP, et Augustin Barbara, sociologue, auteur de *Mariages sans frontière*. D'autres intervenants sont prévus.

8 au 28, un **festival féminin pluriel**, autour de Juliet Berto, Marie-Paule Nègre, Françoise Gerbaulet, *Classées X*, etc. Au Théâtre Paul-Éluard à Choisy-le-Roy. Renseignements au 48.90.89.79.

8 Cycle intensif d'espéranto organisé à Paris par l'association SAT-Amikaro. Renseignements au SAT-Amikaro, 67, avenue Gambetta, 75020.

9 Un dimanche à l'opéra, journée de gala au bénéfice de la prévention du Sida et de l'aide aux malades, renseignements au 42.62.27.07.

12 Début d'une exposition sur la **photographie à la découverte du monde** à Beaubourg, sur les regards portés sur l'étranger à travers quelques types de voyageurs représentatifs des XIX^e et XX^e siècles. Renseignements au 42.77.12.33.

14 **Oncle Vania** d'Anton Tchekhov avec une mise en scène de Christian Benedetti avec Jean-Pierre Marielle, au TEP, 159, avenue Gambetta, 75020 Paris. Tél. : 43.64.80.80.

15 au 17, création de **Gas-ton H**, de Roland Timsit, à l'Eden Théâtre, 8, rue de Paradis, 75010 Paris. Renseignements au Théâtre du Gué, 42.62.86.06.

15 jusqu'au 21 mars, **Casse-pipe**, de Céline, un réquisitoire contre la guerre. Au Théâtre Marie-Stuart à Paris. Renseignements au théâtre : 45.25.11.65.

18 Reprise par la MC 93 du spectacle fétiche des années 60, **Marat-Sade**, ou « La persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat représenté par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de Monsieur de Sade ». Renseignements au 48.31.11.45.

19 au 23, **A fleur de peau** : tel est le titre de la chorégraphie que présente la Compagnie Thierry Guedj, au 18 Théâtre, 16, rue Georgette-Agutte, 75018 Paris. Tél. : 42.26.47.47.



Talila (voir 1^{er} mars)

24 **Semaine de la chanson vivante** à Argenteuil, salle Jean-Vilar, avec Denis Wetterwald, Jean Vasca, Ann Krist, Gilles Elbaz et Jofroi Bernard Haillant et Morice Benin.

24 Premier symposium national sur le thème : **Où en est, où va l'enseignement du cinéma et de l'audiovisuel ?** Organisées par les Rencontres audiovisuelles INRP/CNDP et par la Mission pour la création de l'Institut supérieur de formation aux métiers du cinéma et de l'audiovisuel, ces journées de réflexion se déroulent salle Jules-Ferry, rue d'Ulm à Paris. Tél. : 46.34.91.35.

27 Présentation de **la Ville de Paul Claudel** sur une mise en scène de Bernard Sobel, au Théâtre des Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Tél. : 47.21.22.25.

28 Jusqu'au 6 mars, Festival de cinéma de Bondy, sur le thème **découvrir les cinémas d'Amérique latine**, dans le cadre de l'implantation à Bondy de l'Institut culturel sud-américain. Tous renseignements au 48.47.18.27.

28 Concert du groupe sénégalais **Xalam**, au Rutebeuf, 16-18, allée Gambetta, 92110 Clichy. Tél. : 47.39.28.58.

28 Unique représentation chorégraphique de **la Gaviota (La mouette)** de la compagnie Manuela Vargas, au Théâtre Jean-Vilar, place Stalingrad, 92150 Suresnes. Tél. : 47.72.38.80.

MARS

1 Concert exceptionnel de **Talila** à Caen, à la Maison des arts, puis à Paris, du 4 au 31 mars à Dejazet. Renseignements au 43.38.26.26.

1 Représentation du **Ballet jazz de Montréal**, au Rutebeuf, 16-18, allée Gambetta, 92110 Clichy. Tél. : 47.39.28.58.

1 L'Afrique en vedette dans la deuxième exposition des **artistes du tiers monde à Paris**, organisée par l'Union chrétienne de jeunes gens de Paris YMCA, 14, rue de Tréville, 75009 Paris. Tél. : 47.70.90.94.

4 à 20 h 30, soirée de poésie avec **Gérard Noiret**, avec la compagnie du Théâtre de Bezons, à la Maison de la poésie à Paris. Renseignements au 42.36.27.53.

7 Début de la rétrospective consacrée à **Authouart**, à la Maison de la culture du Havre. Renseignements au 35.21.21.10.

7 Dernière limite pour la rétrospective sur le **cinéma italien** intitulée : « De la prise de Rome (1905) à Rome ville ouverte 1945 », présentée salle Garance par le centre Georges-Pompidou.

ET ENCORE

CENTRE SIMONE DE BEAUVOIR. Création à Paris d'un centre culturel consacré aux femmes, proposant de nombreuses activités de documentation et de création. Renseignements au 45.42.21.43.

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

Nom Prénom

Adresse

Recueilli par (nom, adresse) :

JE M'ABONNE A DIFFERENCES

1 an, 170 F 6 mois, 100 F

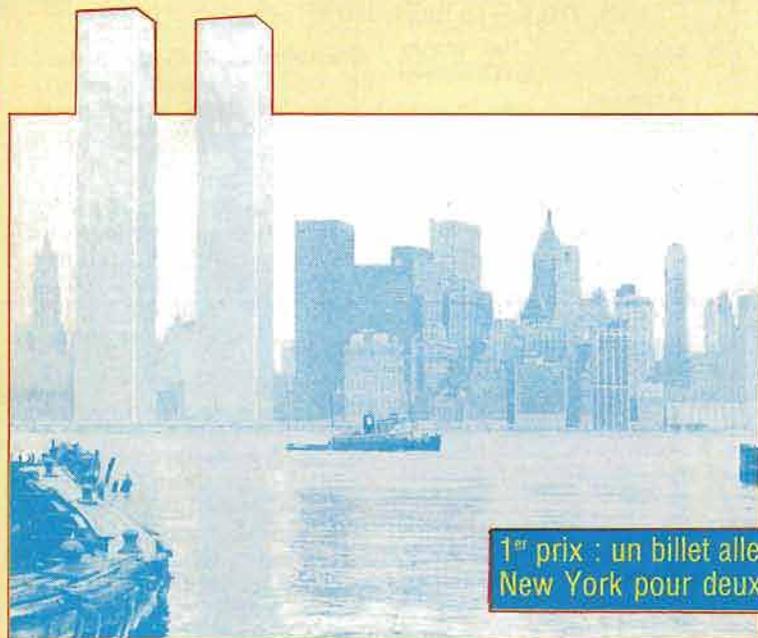
Nom Prénom

Adresse

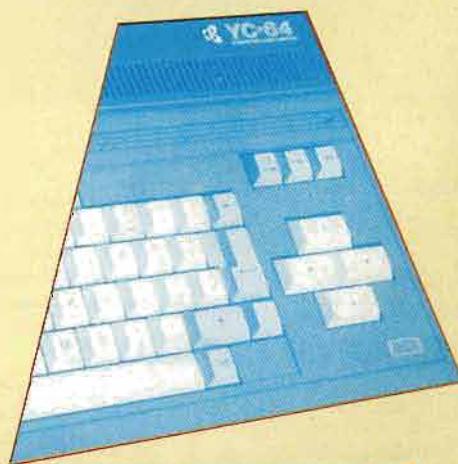
Recueilli par (nom, adresse) :

Différences à cinq ans

Grand concours d'abonnements



1^{er} prix : un billet aller-retour pour New York pour deux personnes.



2^e prix : un micro-ordinateur.

3^e au 10^e prix : une collection complète de livres.

A partir du 11^e prix : tout le monde gagne des milliers de livres, jouets, disques.

Comment participer ?

C'est tout simple : faites le plus d'abonnements possible, en vous servant des bons imprimés au verso ou en les recopiant sur papier libre ou en photocopiant la page.

D'autres bons sont disponibles au journal.

Attention : envoyez vos bons accompagnés du chèque le plus rapidement possible, par paquets de deux ou trois ou même un par un.

Dès réception d'un premier abonnement,

nous vous ouvrirons « un compte » où seront comptabilisés les abonnements que vous avez faits. En cas d'ex aequo, le prix ira au lecteur qui a envoyé le plus vite ses dix premiers abonnements.

Pour vous faciliter la tâche, le jeu est aussi ouvert aux abonnements de six mois.

Mais attention, ils seront comptabilisés pour un demi-point.

REGLEMENT

Le jeu est ouvert à tous, sans obligation d'achat, sauf aux collaborateurs du journal. Les abonnements sur papier libre seront acceptés et comptabilisés, à condition qu'ils portent le nom de l'abonné, la mention « Concours Différences à cinq ans », et soient, bien entendu, accompagnés du chèque au montant

correspondant. La liste des gagnants sera proclamée et les prix remis le vendredi 7 mars 1986 dans les locaux du journal.

DATE LIMITE

Le jeu est ouvert jusqu'au 28 février à minuit, le cachet de la poste faisant foi.